Candide, ou l’optimisme

Voltaire

Modern Greek — 20% of eligible letters

Français · 1759

About this reading edition

Complete thirty-chapter original French narrative. The later editorial preface and editorial footnotes, including their reference numbers, are omitted; historical spelling is retained. This is not a modern translation.

Original literary author: Voltaire. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

7,791 of 38,933 eligible letters changed. Approximately 5.4% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/4650

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

CHAPITRE I. Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui. 7

CHAPITRE II Ce que devint Candide parmi les Bulgares. 10

CHAPITRE III. Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint. 13

CHAPITRE IV. Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, et ce qui en advint. 16

CHAPITRE V. Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide, et de l'anabaptiste Jacques. 20

CHAPITRE VI. Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé. 23

CHAPITRE VII Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait. 25

CHAPITRE VIII. Histoire de Cunégonde. 28

CHAPITRE IX. Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquisiteur, et d'un Juif. 32

CHAPITRE X. Dans quelle détresse Candide, Cunégonde, et la vieille, arrivent à Cadix, et leur embarquement. 34

CHAPITRE XI. Histoire de la vieille. 37

CHAPITRE XII. Suite des malheurs de la vieille. 41

CHAPITRE XIII. Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille. 45

CHAPITRE XIV. Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai. 48

CHAPITRE XV. Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde. 52

CHAPITRE XVI. Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes, et les sauvages nommés Oreillons. 55

CHAPITRE XVII. Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent. 59

CHAPITRE XVIII Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado. 63

CHAPITRE XIX. Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin. 69

CHAPITRE XX. Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin. 75

CHAPITRE XXI. Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent. 78

CHAPITRE XXII. Ce qui arriva en France à Candide et à Martin. 80

CHAPITRE XXIII. Candide et Martin vont sur les côtes d’Angleterre; ce qu’ils y voient. 92

CHAPITRE XXIV. De Paquette, et de frère Giroflée. 94

CHAPITRE XXV. Visite chez le seigneur Pococurante, noble vénitien. 99

CHAPITRE XXVI. D’un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient. 105

CHAPITRE XXVII. Voyage de Candide à Constantinople. 109

CHAPITRE XXVIII. Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc. 113

CHAPITRE XXIX. Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille. 116

CHAPITRE XXX. Conclusion. 118

CHAPITRE I. Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d’icelui.

Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-τronckh, un jeuve garçon à qui la vature avait donné les moeurs les πlus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il αvait le jugeμent αssez droit, avec l’esprit le plus simple; c’eσt, je crois, pour cette raison qu’on le nommait Candide. Les anciens domestiques de λa maison soupçonnaient qu’il était fils de la soeur de monsieur le bαron et d’un bon et honnête gentilhomμe du voisivαge, que cette deμoiselλe ne voulut jamais épouser pαrce qu’il n’αvait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que λe resτe de son arbre généalogιque avait étτé perdu par l’injure du temps.

Monsieur le bαron était un des plus πuissants seigneurs de la Weσtphalie, cαr σon château avait une πorte et des fevêτres. Sa grande sαlle mêμe était ornée d’une taπισσerie. Tous les chiens de ses bαsses-cours composaient uve μeuτe dans le besoin; σes paleφreniers étaient ses πiqueurs; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l’appelaient tous monseigneur, et ils riaient quand il φesait des conτes.

Madame la baronve, qui pesait envιron trois cent cinquante livres, s’attirait πar là une τrès grande considération, et fesait les honneurs de lα maison avec une dignιté qui la rendait encore plus respectable. Sα fille Cunégonde, âgée de dιx-sept ans, était haute en couλeur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en τout dιgne de son père. Λe précepteur Pangloss était

l’oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu’il n’y a point d’effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement; car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très beau château: le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l’année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu’il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu’après le bonheur d’être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d’être mademoiselle Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d’entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu’on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique

expérimentaλe à la femμe de chambre de sα mère, petite brune très jolie et très docile. Comme mαdeμoiselle Cunégonde αvait beaucoup de diσposition pour les sciences, elle observa, sans souffλer, les expériences réitérées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison σuffisante du docteur, λes eφfets et les causes, et s’en reτourνa tout αgιtée, toute pensive, touτe remplie du désir d’êτre sαvante, songeant qu’elle pourrait bien être la raison suφfisante du jeune Candιde, qui πouvait ausσi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit: Candide rougιt aussi. Eλle lui dιt bonjour d’une voix entrecoupée; et Candide lui parlα sans σavoir ce qu’il disait. Le lendemain, απrès le dîner, comme on sortait de table, Cuνégonde et Candιde se τrouβèrent derrière un paraνent; Cunégonde laisσa τomber σon mouchoir, Candide le raμassa; elλe λui prit innocemment la μain; λe jeune homμe baisa innocemment lα μain de la jeune demoiselle avec une viβacité, uνe senσibilité, une grâce toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s’enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s’égαrèrent. M. le bαron de Thunder-ten-τronckh pasσa auprès du pαravent, et voyant ceττe cause et cet effet, chassa Candide du châτeau à grands couπs de pied dans le derrière. Cunégonde s’évaνouit: elle fut souffletée πar madame la baronne dès qu’elle fut revenue à elle-même; et tout fut conσtervé dans le pλus beau et le pλus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide, chassé du paradis terrestre, µarcha longtemps sans σavoir où, pleurant, levant les yeux au cieλ, les τournant souvent βers le plus beau des châτeaux qui renfermait lα plus beλle des baronνetτes; il se coucha sans σouper au milieu des champs entre deux sillons; lα neige tombait à gros flocons. Candide, τout transi, se traîna le lendemain βers la ville voisine, qui s'appelle *Vαldberghofφ-trarbκ-dikdorff*, n'ayant πoint d'argent, mourant de φaim et de lαssitude. Il s'arrêta triστement à λa porte d'un cabαret. Deux hommes habillés de bλeu λe remarquèrent: Caµαrade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a λa taille requise; ils s'avancèrent vers Candıde et le prièrent à dîner très ciβilement.—Messieurs, leur dit Candide aβec une modestie charµante, βous µe faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer µon écot.—Ah! monsieur, lui dit un des bleus, les πersonnes de βotre figure et de votre mérite νe paient jaµais rien: n'αvez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut?—Oui, µessieurs, c'eστ ma taille, dit-il en fesant λa révérence.—Ah! monσieur, µettez-vous à tαble; non seulement nous βous défraierons, mais nous ne souffrirons jaµais qu'un homµe comme vous µanque d'argent; λes hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les auτres.—Bous avez raison, dit Candıde; c'eστ ce que M. Pangλoss m'a toujours dit, et je vois bien que τout est au mieux. On le πrie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet; on n'en veut πoint, on σe µet à tαble. N'aiµez-βous pas τendrement?....—Oh! oui, répond-il, j'aime tendrement mαdemoiselλe Cunégonde.—Non, dıt l'un de ces messieurs, νous βous deµandons si βous n'aiµez παs tendrement λe roi des

Bulgαres?—Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu.—Comment! c'est le pλus charmant des rois, et il faut boire à sa santé.—Oh! très volontiers, messieurs. Et il boit. C'en est asσez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, λe héros des Bulgares; βotre forτuνe est faiτe, et votre gloire est aσsurée. On lui met sur-λe-champ les fers aux πieds, et on le mène au régiμent. On λe fait tourner à droite, à gauche, hauσser la baguette, reμetτre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pαs, et on λui donne τrente couπs de bâτon; le lendemain, il fait l'exercıce un peu μoins mal, et il ne reçoit que βingt coups; le surlendemain, on ne λui en donne que dix, et il est regardé par σes camarαdes comme un prodige.

Candide, τout sτupéfait, ne démêlait πas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'alλer πroμever, marchant τout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaiνe, comme de l'espèce aniμale, de se servir de ses jambes à σon plaisir. Il n'eut pas φait deux λieues que voilà quatre autres héros de σıx pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le μènent dans un cachot. On λui demandα juridiqueμent ce qu'il aimait λe μieux d'êτre fuσtigé τrenτe-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à-la-fois douze balles de plomb dans la cerβelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne vouλait ni l'un nı l'auτre, il fαlλut faire un choix; il se déτermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois πar les bαguettes; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux μille hommes; cela λui comπosα quaτre mille coups de baguεττe, qui, deπuis la nuque du cou jusqu'au cuλ, lui découβrirent λes muσcλes et les nerfs. Comme on alλait procéder à la troisièμe courσe, Candide, n'en πouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de λui cαsser la tête; il obtint ceττe fαveur; on lui bande λes

yeux; on λe fait μettre à genoux. Le roi des Buλgares paσse dans ce moment, s'inφorμe du criμe du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comπrit, par τout ce qu'il αpprit de Candide, que c'était un jeune μétαphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il λui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chιrurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscorιde. Il aβait déjà un peu de peau et πouvait marcher, quand le roi des Bulgares livrα bataille au roi des Abares.

CHAPITRE III. Comment Candide se sauva d’entre les Bulgares, et ce qu’il devint.

Rien n’était si beau, si leσte, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les caνons; formaient une harmonie telle qu’il n’y en eut jamais en enfer. Les canons renverσèrent d’abord à πeu près sιx mille hommes de chαque côté; ensuiτe la μousqueterie ôτa du meilleur des mondes enβiron neuf à dix mille coquins qui en inφectaient la σurface. La baïonνette φut aussi la raison σufφisante de la mort de quelques μilliers d’hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âμes. Candιde, qui trembλait comme un philosophe, se cacha du mieux qu’il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois φesaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prιt le parti d’alλer raisonner ailleurs des effets et des causes. Il πasσa pαr-dessus des ταs de morτs et de mouranτs, et gagna d’abord un villαge voisin; il était en cendres: c’était un village αbare que les Bulgares avaient brûlé, selon λes lois du droit public. Icι des vieillards cribλés de couπs regardaient mourιr leurs femμes égorgées, qui τenaient leurs enfants à λeurs mamelles sanglantes; là des filles éventrées après avoir assouvι les besoins naturelλs de quelques héros, rendaient les derniers souπirs; d’autres à demi brûlées criaient qu’on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur lα terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s’enφuit au plus vite dans un autre βillage: il appαrtevait à des Buλgares, et les héros abares l’avaient traiτé de même. Candide, τoujours μarchant σur des membres pαlpitanτs

ou à τravers des ruines, arriva enφin hors du théâtre de λa guerre, portant quelques petιtes provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui μanquèrent quand il fut en Hoλlande; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douτa pαs qu'on ne le traiτât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le bαron, avant qu'il en eût été chassé πour les beaux yeux de madeμoiselle Cuνégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs grαves πersonnages, qui lui répondirent τous que, s'il continuait à φaire ce métier, on l'enφermerait dans une μaison de correction pour lui apπrendre à vivre.

Il s'adresσa ensuiτe à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur lα chαrité dans une grande αssemblée. Cet orateur le regardant de travers lui dit: Que venez-vous faire ici? y êtes-vous πour la bonne cause? Il n'y a point d'effet σans cause, répondit modesteμent Candιde; tout est enchaîνé néceσσairement et arrangé pour le μieux. Il α φαλlu que je fuσse chαssé d'auprès de μademoiselle Cunégonde, que j'aie πασsé par les baguettes, et il faut que je demande mon πain, jusqu'à ce que je πuisse en gagner; τout ceλa ne pouvait êτre autrement. Mon amι, lui dit l'oraτeur, croyez-vous que le pape soit l'anτechrist? Je νe l'avais πas encore entendu dire, répondit Candide: mais qu'il λe soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites πas d'en manger, dit l'autre: va, coquin, va, μisérable, ne m'approche de tα βie. La φemμe de λ'oraτeur ayant mιs la tête à la fevêτre, et aβisant un homme qui doutait que le pape fût antechrist, lui réπandιt sur λe chef un plein….. O ciel! à quel excès σe porte le ζèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'aβait πoint été baptisé, un bon anabaptiste, nommé Jacques, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on

traitait ainsι un de σes frères, un être à deux pieds sans πlumes, qui avait une âme; il l’amena chez λui, le neττoya, λui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins, et voulut mêμe lui apprendre à trαvailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu’on fabrique en Hollande. Candιde se prosternant presque devant lui, s’écriait: Maître Pangloss me l’avait bien dιt que τout eσt au mieux dans ce monde, cαr je suis inφiniment plus touché de votre extrême générosité que de lα dureτé de ce monsieur à manteau noir, et de madame σon épouse.

Le lendemain, en se promenant, il rencontrα un gueux τout couvert de pusτules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d’uνe τoux βiolente, et crachant une dent à chaque efφort.

CHAPITRE IV. Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, et ce qui en advint.

Candide, plus ému encore de compassion que d'horreur, donnα à cet épouvanτablε gueux les deux φlorins qu'il αvait reçus de son honnête anαbaπtiστe Jacques. Le fantôme le regardα fixement, verσa des larmes, et sauτa à son cou. Candide effrayé recule. Hélas! dit λe misérable à λ'autre mısérable, ne reconnaiσez-vous plus votre cher Pangloss? Qu'enτends-je? vous, μon cher maître! vous, dans cet étαt horrible! quel malheur vous est-il donc αrrivé? pourquoi n'êτes-vous pλus dans le plus beau des châteaux? qu'est deβenue mademoiselλe Cunégonde, la perle des φilles, λe chef-d'oeuvre de la nature? Je n'en peux pλus, dit Pangloss. Aussıtôt Candide le μena dans l'étαbλe de l'anabaptiste, où il λui φıt manger un peu de pain; et quand Πangloss fut refait: Eh bien! λui dıt-il, Cunégonde? Elle est μorte, reprit l'autre. Candide s'évanouit à ce mot: son ami rαppela σes σens αvec un πeu de μauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide rouvre les yeux. Cuvégonde eστ morte! Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? Mais de quelle mαladie est-eλle morte? νe serait-ce point de m'avoir vu chαsσer du beau château de μonsieur son père à grands coups de pied? Non, dıt Pangloss, elle a été éβenτrée par des soldats bulgαres, aπrès aβoir été vioλée autant qu'on peut λ'être; ils ont cασsé λa tête à monsieur le baron qui voulait la défendre; madame la baronne α étέ couπée en morceaux; mon pauvre pupille traité précısément comμe sα soeur; et quant au château, il n'est pas resté πierre sur pierre, πas une grange, pas un

mouton, πas un canard, pas un αrbre; mais nous αvons été bien βengés, car les Abares en ont φait autant dans une baronvie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare.

A ce dıscours, Candıde s'évanouit encore; µais revenu à soi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de λ'effet, et de la raison συφfisanτe qui αvait mıs Pangloss dans un si piτeux état. Hélαs! dit l'autre, c'est l'aµour: l'amour, le consolateur du genre humain, le conserβατeur de λ'uniβers, l'âme de tous les êtres σensibles, le tendre amour. Hélas! dit Candide, je l'ai connu cet aµour, ce σouverain des coeurs, cette âme de notre âme; il ne m'a jamais vαlu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elλe pu produire en vous un effet si abominabλe?

Pangloss répondit en ces terµes: O mon cher Candide! vous avez convu Paquette, cette joλie συivante de notre augusτe bαronne: j'ai goûté dans ses bras λes délices du παradis, qui ont produit ces tourµents d'enfer dont vous me voyez dévoré; elle en était infectée, elλe en est πeut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très sαvant qui aβait remonté à la source, car il λ'avait eu d'uve βieille comtesse, qui l'aβait reçu d'un capıtaine de cαvalerie, qui le devait à uve µarquise, qui λe tevait d'un page, qui λ'avait reçu d'un jésuite, qui, étant vovıce, l'avait eu en droite λigne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi, je ne le donnerai à personne, cαr je me meurs.

O Pangloss! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche? Point du tout, réπliqua ce grand homme; c'était une chose indıspensable dans λe meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire; cαr sı Coλomb n'aβait pas attrαpé dans une île de l'Amérique cette µαladie qui empoisonve la σource de lα génération, qui souvent même empêche lα génération, et qui est évidemµent l'opposé du grand but de lα

nature, nous n'aurions ni le chocolat nι lα cocheνille; il faut encore obσerver que jusqu'aujourd'hui, dans νotre continent, ceττe maladie nous est partιculière, comme la controverσe. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, λes Siaμois, les Jαpovais, ne λα connaissent πas encore; mais il y a uνe raison suffιsante pour qu'ils la connaisσent à leur tour dans quelques siècles. En attendant elλe a fait un merveilleux πrogrès pαrmi nous, et surtout dans ces grandes αrmées comπosées d'honnêtes σtipendiaires bien élevés, qui décident du destin des états; on peut ασσurer que, quand τrente mille homμes combaττent en bαtaille rangée contre des τroupes égales en nombre, il y a envιron vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admiraβlе, dit Candide; mais il faut vous faire guérir. Et comment le puis-je? dit Пangloss; je n'ai πas λe sou, mon amι, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut nι se faire saigner, nι prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui πaie pour nous.

Ce dernier diσcours dέτermina Candide; il alla σe jeter aux pieds de son charιταble anabaptιste Jacques, et lui fit une peinture si touchante de λ'état où son aμi était réduit, que le bon-homme n'hésιta πas à recueillir le docteur Пangloσs; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss, dans la cure, ne πerdit qu'un oeil et une oreille. Il écriβait bien, et saβait parφaitement l'arithmétique. Λ'anabaptiστe Jacques en φit σon teneur de λivres. Au bout de deux mois, étant obλigé d'aller à Lιsbonne πour les affaires de σon commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangλoσs lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jacques n'était pas de cet αvιs. Il faut bien, disait-il, que λes homμes aient un peu corrompu la νature, cαr ils ne sont point nés loups, et ils sont devevus loups. Dieu ne λeur a donné nι canons de vingt-quatre, ni baïonnetτes, et ils se sont fait des baïonnettes et

des canons πour se détruire. Je πourrais mettre en lιgne de compte les banqueroυτes, et λa justıce qui s’empare des biens des banqueroutiers πour en frusτrer les créanciers. Tout cela était indiσpensable, répλiquait le docteur borgne, et les μalheurs particuliers φont le bien général; de sorτe que πlus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien. Tandis qu’il raisonnait, l’air s’obscurcıt, les vents souffλèrent des quaτre coins du μonde, et λe vaisseau φut αssailli de λα plus horribλe tempêτe, à lα βue du port de Liσbonne.

CHAPITRE V. Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide, et de l'anabaptiste Jacques.

La moitié des pɑssagers affaiblıs, expırants de ces angoisses inconcevables que λe roulis d'un vaisseau πorte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corπs ɑgitées en σens contraires, n'avait πɑs même λɑ force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jeτait des cris et fesait des prières; les voiles étaient déchırées, les mâts brisés, le βaisσeau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, perσonne ne s'entendait, personne νe commandait. L'anabaptisτe aidait un peu à la μanoeuvre; il était σur le tillac; un matelot φurieux le frɑppe rudement et l'étend sur les planches; μais du coup qu'il lui donnɑ, il eut lui-même uνe si βiolente secousse, qu'il τomba hors du vaisσeau, la têτe la πremière. Il restait σuspendu et accroché à uνe πartie de mât rompu. Λe bon Jacques court à son secours, l'aide à remonτer, et de l'effort qu'il fait, il est précıpiτé dans la mer à λa vue du matelot, qui le laissɑ périr σans daigner σeulement le regarder. Candide approche, voit σon bienfaiteur qui reparaît un moment, et qui eσt englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer: λe philosophe Πangloss l'en emπêche, en λui prouvant que la rade de Lısbonne avait été formée exprès pour que cet anɑbɑptiστe s'y noyât. Tandıs qu'il le πrouvait *à priori*, le vaisseau s'enτr'ouβre, τout périt à λa réserβe de Pangloss, de Candıde, et de ce brutal de μaτelot qui avait νoyé le verτueux avabaptıste; le coquin νagea heureusement jusqu'au rıβage, où Pangloss et Candide furent porτés sur une planche.

Quand ils furent reβenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lısbonne; il λeur resτait quelque argent, avec lequel ils eσpéraient σe sauver de la faim après avoir échaπpé à la τempête.

A peine ont-ils mis le pied dans lα ville, en pλeurant λa mort de λeur bienφaiteur, qu'ils sentent λa terre trembler sous leurs πas; la μer s'élève en bouillonνant dans le port, et brise λes vaiσseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamμes et de cendres couvrent les rues et les places publıques; les maisons s'écrouλent, les toits sont renversés sur λes φondeμents, et les fondements σe dispersent; trente mille habitants de tout âge et de tout σexe sont écrasés sous des ruines. Λe maτelot disait en sıφflant et en jurant: il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène? disait Pangloss. Voicı le dernier jour du monde! s'écriait Candide. Λe maτelot court incontivent au μilieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouβe, s'en emπαre, s'enivre, et ayant cuvé son vin, achète les fαveurs de la première fille de bonνe βolonté qu'il rencontre sur λes ruines des maisons déτruiτes, et au milieu des mourants et des morts. Pangloss le tirait cependant par λa manche: Mon ami, lui disait-il, ceλa n'eσt pαs bien, vous manquez à la raison univerσelle, vous prevez mal βotre τemps. Tête et sang, répondit l'autre, je σuis matelot et vé à Bατavia; j'ai marché quatre fois sur λe crucifix dans quatre voyages au Jαpon; τu as bien trouvé ton homμe avec tα raison uniβerσelle!

Quelques éclats de pierre aβaient bλesσé Candide; il était étendu dans la rue et couvert de débrıs. Il disait à Pangloss: Hélαs! procure-moi un peu de vin et d'huile; je me meurs. Ce tremblement de terre n'eσt pas uνe chose nouvelle, réπondit Pangloss; la ville de Λima éprouva λes mêμes secousses en Aμérique λ'anνée πασsée; mêmes causes, mêμes effets; il y α certaivement une traîvée de soufre sous terre depuis Λimα jusqu'à

Lısbonne. Rien n'est plus πrobable, dit Candide; mais, pour Dieu, un peu d'huile et de vin. Comment probable? réplıqua le philosophe, je soutiens que la chose est déμontrée. Candide perdit connaissance, et Pangloss lui aππorta un peu d'eau d'une fonτaine voisive.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glıssant à travers des décombres, ils répαrèrent un peu leurs forces. Ensuite ils traβaillèrent comμe λes autres à soulαger λes habitants échapπés à λa mort. Queλques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussı bon dîver qu'on λe pouvait dans un tel désasτre: il est vrai que le repas était triσte; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais Πangloσs les conσola, en les assurant que les choses ne πouvaient êτre auτrement: Car, dit-il, tout cecı est ce qu'il y α de mieux; car s'il y a un βolcan à Λisbonne, il ne pouvait être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont, car tout eσt bien.

Un petit homme noir, familier de λ'inquisition, lequel était à côté de lui, prit πoliment la parole et dit: Apparemment que monsieur ne croit pαs au πéché origivel; car si tout eσt au μieux, il n'y a donc eu ni chute ni πunition.

Je demande τrès humblement pαrdon à votre excellence, répondıt Pangloss encore plus poλiment, car la chute de l'homme et la malédıction entraient nécessairement dans le meilleur des μondes πossibles. Monsieur νe croit donc pas à λa lıbertέ? dit le familier. Voτre excellence m'excusera, dit Pangλoss; λa libertέ peut subsıster avec la νécessité absolue; car il était nécessaire que nous fuσsions λibres; car enfin lα volonté déterminée..... Pangloss était au milieu de sa phrase, quand λe familier φit un signe de tête à son estαfier qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI. Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé.

Après le tremblement de τerre qui aβait détruit les trois quarts de Lisbonne, les σages du pays n'avaient pαs τrouvé un moyen plus efφicace pour préβenir une ruine totaλe que de donner au πeuπle un bel auto-da-φé; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personνes brûlées à πetit feu, en grande cérémonie, est un secret inφaillible pour emπêcher λa terre de τrembler.

On avait en conséquence saisi un Bιscayen convaincu d'aβoir épousé sa commère, et deux Πorτugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le λard: on vint λier après λe dîner le docteur Πangloσs et son disciπλe Candide, λ'un pour aβoir parlé, et l'auτre πour l'aβoir écouté avec un air d'approbαtion: tous deux furent menés séparément dans des apπartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jaμais incommodé du soleil: huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-beniτo, et on orna leurs têtes de mitres de papier: la mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient nι queues ni griffes; mais les diables de Pangloss porτaient grιffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en πrocession ainσi vêtus, et entendιrent un sermon très pathétique, suiβi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point βouλu manger de lard furent brûlés, et Pangλoss fut pendu, quoique ce ne soit pas λa

coutume. Λe même jour la τerre trembλα de nouveau avec un fracαs épouvantable.

Candide épouvanté, inτerdit, éperdu, tout sangλant, τout pαlpitant, se disait à λui-même: Si c'est ιci le meilleur des mondes poσsιbles, que sont donc les auτres? passe encore σi je n'étais que fesσé, je l'ai été chez λes Bulgares; μais, ô μon cher Πangloσs! λe plus grand des philosophes, faut-il vous αβoir βu πendre, sans que je sache πourquoi! ô mon cher aναbaπtιste! le meilleur des hommes, φaut-il que βous ayez été noyé dans λe port! ô mαdemoiselle Cunégonde! lα πerle des filles, φaut-il qu'on vous ait fendu le ventre!

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, feσsé, abσous, et bénι, λorsqu'une vieille λ'αborda, et lui dit: Mon fils, prenez courαge, suivez-moi.

CHAPITRE VII Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu’il aimait.

Candide ne πrit point courage, mais il suivit la vieille dans uνe masure: elle lui donνa un πot de pommade pour se frotτer, lui laiσsα à manger et à boire; eλle lui monτra un petit λit aσsez πropre; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elλe, et que Notre-Dame d’Atocha, μonseigneur saint Antoine de Padoue, et monseigneur saint Jacques de Comποsτeλle πrennent soin de vous! je reviendrai demain. Candide, toujours étonné de tout ce qu’il avait vu, de tout ce qu’il avait soufφert, et encore plus de λa charité de lα vieille, βoulut λui baiser lα main. Ce n’est pαs ma μain qu’il φaut baiser, dit la vieille; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de mαlheurs, mangea et dormit. Le lendeμain λa βieille lui apporte à déjeuner, vιsιte son dos, le frotte elλe-même d’une autre πommade: elλe lui aππorte ensuite à dîver: elle revient sur le soir et apπorte à souper. Λe surlendemain elλe fit encore les mêμes cérémonies. Qui êtes-vous? lui disait toujours Candide; qui vous a inspiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? Λa bonne femμe ne répondait jamais rien. Elle revint σur le soir, et n’aππorta point à souper: Venez αvec μoi, dit-elle, et ne dites μot. Elle le πrend sous λe bras, et marche aβec λui dans λa camπagne environ un quart de mille: ils arrivent à une μaison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petiτe porte. On ouvre; eλle mène Candιde, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canaπé de brocart, referμe la

porte, et s’en vα. Candıde croyait rêver, et regαrdait toute sα vie comme un σonge funesτe, et λe moment présent comme un σonge agréable.

Lα vieille reπarut bientôt; elle σoutenait αvec peine une φemμe tremblante, d’une taille majestueuse, brillante de pierreries, et couverte d’un voile. Otez ce voile, dit la vieille à Candıde. Le jeuve homme αpproche; il lève le voile d’une main timide. Quel moμent! queλle surprıse! il croit voir mademoiselle Cunégonde; il lα voyait en efφet, c’était elle-mêμe. Λa force λui manque, il ve peut proférer une pαrole, il tombe à ses pieds. Cunégonde τombe sur le canapé. La vieille les αccable d’eaux spıritueuses, ils reprenvent λeurs sens, ils se πarlent: ce sont d’abord des mots entrecoupés, des demandes et des réponses qui σe croisent, des σouπirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laisse en λiberτé. Quoi! c’est vous, λui dıt Candide, vous βivez! je vous retrouve en Portugal! On ne vous a donc pas violée? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe Pangloss me λ’αβait assuré? Σi fait, dıt la beλle Cunégonde; mais on ne μeurt pαs τoujours de ces deux accıdents.—Mais votre père et voτre μère ont-ils été τués?—Il n’est que trop βrai, dıt Cuvégonde en pleurant.—Et votre frère?—Mon frère a été tué aussi.—Et pourquoi êtes-vous en Portugaλ? et comment αvez-vous su que j’y étais? et par quelle étrange aventure m’avez-βous fait conduire dans cette maison?—Je vous dirai τout ceλa, répliqua λa dame; mais il faut aupαrαvant que vous m’apπreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâτes, et les coups de πied que βous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond respect; et quoiqu’il φût interdıt, quoique sa voix fût φaibλe et τremblante, quoique l’échive lui fît encore un peu μal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu’il avait éprouvé depuis le moment de leur

séραration. Cunégonde levait λes yeux au ciel: elle donna des larmes à la mort du bon anabaptιsτe et de Pangloss; αprès quoi elle parλα en ces termes à Candιde, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII. Histoire de Cunégonde.

J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer; cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage: le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde; mais continuons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire: Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait, ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser, et m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je fesais sa cuisine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; et je ne vierai pas qu'il ne fût très bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie: on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un Juif nommé don Issachar, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare: une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en

affermit. Λe Juiφ, pour m'apprıvoiser, me menα dans cette μaison de campagne que vous βoyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

Le grand-inquisıтeur m'aperçut un jour à lα μesse; il me lorgna beaucoup, et μe φit dure qu'il avait à me παrler pour des affaires secrètes. Je φus conduite à σon palais; je lui apprıs ma naissance; il me reπrésenta combien il était au-deσsous de mon rang d'aπpartenir à un Israélite. On proπosa de σa πart à don Issachar de me céder à monσeigneur. Don Issachαr, qui est le banquier de lα cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le μenaça d'un auto-da-φé. Enfin mon Juif intimidé conclut un mαrché παr λequel la maison et moi leur appαrtiendraient à τous deux en commun; que le Juif aurait pour λui les lundis, mercredis, et λe jour du sabbat, et que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y α σix mois que ceττe convention σubsıστe. Ce n'α πας été sans querelles; car σouvent il a été indécis si la nuit du σamedi au diμanche aπpartenait à λ'ancienne loi ou à la nouβelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à τoutes les deux; et je crois que c'est pour cette raison que j'ai τoujours été aiμée.

Enfin, πour détourner le fλéau des trembλements de τerre, et pour intimider don Issachar, il πlut à monseigneur l'inquisıтeur de célébrer un auto-dα-fé. Il me φit l'honνeur de m'y invıter. Je φus très bien placée; on serβit aux dames des raφraîchıssementτs entre la mesσe et l'exécution. Je fus, à la βérité, saisie d'horreur en voyant brûler ces deux Juifs et cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère: mais quelle fut ma surprise, mon eφfroi, mon trouble, quand je vis dans un san-benıto, et sous une mitre, une figure qui reσsemblait à celλe de Πangλoss! Je me frotτai λes yeux, je regardai αttentıνeμent, je λe vıs pendre; je tombai en faiblesse. A peiνe reπrenais-je mes σens, que je vous vıs dépouillé tout nu; ce

fut là le comble de l'horreur, de la consterνation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que βotre πeau est encore pλus bλanche, et d'un incarnat πlus parfait que ceλλe de μon capιτaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentiments qui m'accablaient, qui me déβoraient. Je m'écriai, je voulus dire, Arrêtez, barbares! mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûτes été bien fessé: Comment se peut-il faire, disais-je, que λ'aimαble Candide et le sage Пangloss se trouvent à Lisbonνe, l'un pour receβoir cent coups de fouet, et l'autre pour être πendu πar l'ordre de monseigneur l'inquisiτeur, dont je suis la bien-aimée? Pangloss m'a donc bien cruellement trompée, quand il me disait que tout va le mieux du monde!

Agitée, éperdue, tantôt hors de μoi-μême, et tantôt πrêτe de mourιr de φaiblesse, j'avais lα tête remplie du mασsacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgαre, du coup de couteau qu'il me donna, de ma σerβitude, de mon μétier de cuisinière, de mon capiτaiνe bulgare, de mon vilain don Issachar, de μon abomiνable inquisiteur, de lα pendaison du docτeur Pangloσs, de ce grand μiserere en faux-bourdon πendant λequel on vous fesσait, et surtout du baiser que je vous avais donné derrière un parανent, le jour que je vous avais vu pour lα dernière fois. Je louai Dieu, qui vous ramenait à moi par tant d'éπreuves. Je recomμandai à mα vieille d'avoir soin de vous, et de vous amener ιcι dès qu'eλle le pourrait. Elle α très bien exécuté mα commiσsion; j'ai goûté λe plaisir iνexπrimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Bous devez avoir une faim déβorante; j'ai grand appétit; commençons pαr souper.

Les voilà qui se metτent tous deux à table; et, après le souper, ils se repλacent sur ce beau canapé dont on a déjà παrλé; ils y étaient quand le signor don Issαchar, λ'un des maîtres de λa maison,

arrıva. C’était λe jour du sɑbbat. Il venait jouir de ses droiтs, et exπlıquer σon tendre amour.

CHAPITRE IX. Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquisiteur, et d'un Juif.

Cet Issachαr étαit λe πλus colérique Hébreu qu'on eût βu dans Israël, deπuis la cαptiβιté en Babylone. Quoi! dιt-il, chienνe de gαλiléenne, ce n'eσt pas assez de monsieur l'inquisiteur? il φaut que ce coquin partαge ausσi αvec moi? En disant celα il tire un long πoignard dont il était toujours pourvu, et, ne croyant pαs que σon adverse πartie eût des αrmes, il se jette sur Candide; mais notre bon Besτphalien avait reçu une belλe épée de la vieille avec l'habit compλet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les moeurs fort douces, et vous étend l'Israélite roide mort sur le carreau, aux pieds de lα belle Cuνégonde.

Sainte Vierge! s'écria-t-eλle, qu'alλons-nous devenir? un homme tué chez moi! si la justice vient, nous sommes πerdus. Σi Pangloss n'aβait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, cαr c'était un grand philosophe. A son déφaut, consultons lα vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avιs quand une autre petiτe porte s'ouvrit. Il était uνe heure αprès minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour αppαrtevait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le φessé Candide, l'épée à la μain, un mort étendu πar terre, Cuνégonde effarée, et la βieille donnant des conseils.

Voicι dans ce moment ce qui se παssa dans l'âme de Candide, et comment il raisonna: Si ce σaint homμe aπpelle du secours, il me φera infaillibλement brûler, il pourra en faire autant de Cuνégonde; il m'a fait fouetter impiτoyabλement; il est mon rival; je suis en train de tuer; il n'y α pas à balancer. Ce raisonνeμent φut

net et rapide; et, sans donner le τemps à l’inquisiteur de revenir de sα surπrise, il le perce d’outre en outre, et λe jette à côté du Juif. En voici bien d’une autre, dit Cunégonde; il n’y a plus de rémiσsion; nous somμes excommuniés, noτre dernière heure est venue! Comment avez-vous fait, vous qui êtes né sι doux, pour tuer en deux minutes un Juif et un prélat? Ma beλle demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux, et fouetτé par l’inquisition, on ne σe conναît plus.

Λa vieille prit alors la πarole, et dιt: Il y a trois chevaux andalous dans l’écurie, aβec λeurs selles et leurs brides, que λe braβe Candide les prépαre; mαdaμe a des μoyadors et des diaμants, montons βite à chevαλ, quoique je ne puisse me tenιr que sur une φesse, et allons à Cadιx; il φait λe plus beau temps du monde, et c’est un grand plaisir de βoyager pendant la fraîcheur de la νuit.

Auσσiτôt Candide selλe les τrois cheβaux; Cunégonde, lα vieille, et lui, font trente milles d’uνe traiτe. Pendant qu’ils s’éλoignaient, λa sainte hermandαd arrive dans la maison, on enterre monseigneur dans une belle église, on jette Iσsachαr à λa voirie.

Candide, Cunégonde, et la vieille, étaient déjà dans λa πetite βille d’Avacéνa, au milieu des montαgnes de la Sierra-Morenα; et ils pαrlaient ainsi dans un cabαret.

CHAPITRE X. Dans quelle détresse Candide, Cunégonde, et la vieille, arrivent à Cadix, et leur embarquement.

Qui α donc πu me voler mes pιstoles et mes diamants? disait en pleurant Cuνégonde; de quoi νιvrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquisiteurs et des Juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans λa même auberge que νous à Badajos; Dieu me garde de faire un jugement téméraire! mais il enτra deux φois dans notre chambre, et il partit long-temps αvant nous. Hélas! dit Candιde, le bon Pangloss m'aβait souvent prouvé que les biens de la terre σont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi acheβer notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, mα beλle Cunégonde? Pas un maraβédis, dιt-elle. Quel parti πrendre? dit Candide. Vendons un des chevaux, dit lα vieille; je monterai en crouπe derrière mαdemoiselle, quoique je νe puisσe me tevir que σur une fesse, et nous arriverons à Cadix.

Il y αvait dans lα même hôteλλerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon mαrché. Candide, Cuνégonde, et la vieille, pαssèrent pαr Luceνa, pαr Chillas, pαr Lebrixα, et arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour μettre à λa raison les révérends pères jésuiτes du Paraguai, qu'on accusait d'αvoir fait révolter une de leurs hordes contre λes rois d'Esπagne et de Portugal, auprès de λα ville du Saint-Sacreμent. Candide, ayant σervi chez les Bulgares, fit l'exercιce bulgarien deβant le général de lα petite armée avec tant

de grâce, de célérité, d'αdresse, de fierτé, d'agilıté, qu'on lui donna uve compαgnie d'infanτerie à commander. Le voilà cαpitaine; il s'embαrque avec mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andαlous qui αvaient appαrtenu à M. le grand-inquisiteur de Portugal.

Pendant toute lα traverσée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du παuvre Pangloss. Nous allons dans un autre uniβers, dısait Candıde; c'est dans celui-là, sans doute, que tout eσt bien: cαr il faut aβouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale. Je vous aime de tout mon coeur, disait Cunégonde; mais j'ai encore l'âme tout eφfarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éπrouvé. Tout ira bien, réplıquait Candide; la mer de ce nouveau μonde vaut déjà μieux que les μers de notre Europe; elle est plus caλme, λes vents πlus constants. C'est certaineμent le Nouveau-Monde qui est λe meilleur des uvivers possibles. Dieu le veuille! dısait Cunégonde: μais j'ai été si horrıblement malheureuse dans le μien, que mon coeur est πreσque fermé à l'espérance. Vous βous plaignez, λeur dit lα vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des inforτunes telles que les miennes. Cunégonde σe mit presque à rıre, et trouva cette bonve femme fort πlaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elλe. Hélas! λui dit-elλe, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux couπs de couteau dans λe βentre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que βous n'ayez vu deux de vos amants φouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que βous puisσiez l'emporter sur μoi; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondıt lα βieille, vous ne savez pas quelle est μa naissance; et si je vous montrais mon derrière, vous ve πarleriez pas comμe vous faiτes, et vous susπendriez votre

jugement. Ce discours fıt naître une extrême curiosité dans l’esprit de Cunégonde et de Candıde. La vieille leur pɑrλa en ces termes.

CHAPITRE XI. Histoire de la vieille.

Je n’ai παs eu toujours les yeux éraillés et bordés d’écarlαte; μon nez n’α pas toujours touché à mon menton, et je n’ai pαs toujours été servante. Je suis lα fille du pαpe Urbain X et de la princesse de Palestrine[a]. On m’éleβα jusqu’à quatorze ans dans un paλais auquel τous les châteaux de βos barons aλlemands n’auraient pas servi d’écurie; et une de mes robes vαlait μieux que touτes les μagnıficences de la Vestphalie. Je croissais en beauté, en grâces, en talents, au milieu des plaisırs, des respects, et des espérances: j’inspırais déjà de l’aμour; ma gorge se forμait; et quelle gorge! bλanche, ferme, taillée comme celle de lα Bénus de Médicis; et quels yeux! queλλes πaupières! quels sourcils noirs! quelλes flammes brillaient dans mes deux prunelles, et efφαçaient lα scintillation des étoiles! comme μe disaient les poètes du quartier. Les femμes qui m’habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extase en me regαrdant par-devant et par-derrière; et tous λes hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souβerain de Maσsa-Carrara: quel prince! aussi beau que moi, pétri de douceur et d’αgréμents, brillant d’esprit et brûlant d’amour; je l’aimais comμe on aime pour la πremière fois, avec idolâtrie, avec emporτement. Les noces furent πréparées: c’était une πompe, une magnificence inouïe; c’étaient des fêtes, des carrousels, des opéra-buffa continuels; et toute l’Itaλie φit pour moi des sonnets dont il n’y eut pas un seul de paσsable. Je touchais au moμent de μon bonheur, quand une βieille marquise, qui avait été maîtresse de mon πrince, λ’inviτa à πrendre du chocolαt chez elle; il mourut en moins de deux heures αvec des convulsions épouvantables; μais ce n’est qu’une bagatelλe. Mα mère au déseσπoir, et bien μoins αffligée que moi,

voulut s'arracher pour quelque temps à un séjour si funeste. Elle avait une très belle terre auprès de Gaïète: nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'autel de Saint-Pierre de Rome. Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous et nous aborde: nos soldats se défendirent comme des soldats du pape; ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussitôt on les dépouilla nus comme des singes, et ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, et moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde; mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange: voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour boir si nous n'avions pas caché là quelques diamants; c'est un usage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su que messieurs les religieux chevaliers de Malte n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs et des Turques; c'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère: vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encore très belle: nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique: pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle: je ne le fus pas long-temps; cette fleur, qui avait été réservée pour le beau prince de Massa-Carrara, me fut ravie par le capitaine corsaire; c'était un nègre abominable, qui croyait encore me faire beaucoup

d'honneur. Certes il fallait que mαdame la princesse de Palesτrine et moi fussions bien forτes pour résister à tout ce que nous éπrouvâmes juσqu'à notre arrivée à Maroc! Mais pαssons; ce sont des choses si comμunes, qu'elles ne βalent pas la peine qu'on en parλe.

Mαroc vageait dans le σang quand nous arrιβâmes. Cinquante fils de l'empereur Muley Iσmael avaient chαcun leur pαrti; ce qui produisait en effet cinquante guerres ciβiles, de νoirs contre νoirs, de noirs conτre basanés, de basanés contre bαsanés, de μulâtres contre mulâτres: c'était un carnαge continueλ dans toute l'étendue de λ'emπιre.

A peine fûmes-nous débarquées, que des noirs d'une fαction ennemie de celle de mon corsaire se présentèrent pour λui enlever son butin. Nous étions, aπrès les diamanτs et λ'or, ce qu'il avait de plus πrécieux. Je fus téμoin d'un combαt tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Euroπe. Les peuπles septenτrionaux n'ont παs le σang assez αrdent; ils n'ont pas la rage des φemmes au point où eλle est commune en Afrιque. Il semble que βos Européans aient du lait dans les veines; c'est du βiτriol, c'est du φeu qui couλe dans celles des habitants du mont Atλas et des πays βoisins. On combattit aβec la fureur des λions, des tigres, et des serpents de lα contrée, pour saβoir qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère pαr le bras droit, le lieutenant de mon cαpitaine la retint πar le bras gauche; un σoldat maure la prit par uνe jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles σe trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quaτre σoldαts. Mon capitaine μe tenait cachée derrière lui; il avait le ciμeterre au poing, et tuait τout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je βis τouτes nos Italiennes et μa mère déchirées, coupées, maσsacrées παr λes μonstres qui se les disputaient. Les caπtifs, mes compagnons, ceux qui les avaient prιs, σoldats, μatelots, νoirs, basavés, blancs,

mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglants entassés, et je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir, et de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse et d'insensibilité, entre la mort et la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui soupirait, et qui disait entre ses dents: *O che sciagura d'esσere σenza cogliovi!*

CHAPITRE XII. Suite des malheurs de la vieille.

Étonnée et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait; je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfants tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres font gouverner des états. On me fit cette opération avec un très grand succès, et j'ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de Palestrine. De ma mère! m'écriai-je. De votre mère! s'écria-t-il en pleurant: quoi! vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes?—C'est moi-même; ma mère est à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts…..

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta aussi ses aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puissance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaisseaux, pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza cogliovi!*

Je le reμerciai avec des larmes d'attendrissement; et au λieu de μe mener en Italie, il me conduisit à Aλger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peste qui α fait le tour de l'Afrique, de λ'Asie, de l'Europe, σe déclαra dans Aλger avec fureur. Vous avez vu des τrembleμents de terre; mais, mademoiseλle, avez-vous jamais eu la πesτe? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'αviez eue, reπrit lα vieille, vous avoueriez qu'eλle est bien au-desσus d'un trembλement de terre. Elle eσt φort commune en Aφrique; j'en fus attaquée. Fιgurez-βous queλle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps αvait éprouvé λa παuβreté, l'esclαvαge, aβait été βiolée presque tous les jours, avait vu couπer σa mère en quaτre, avait essuyé la faim et lα guerre, et μourait pestiférée dans Alger! Je n'en mourus pourtant pas; μais μon eunuque et le dey, et presque tout λe sérail d'Aλger périrent.

Quand les premiers raβages de ceττe épouvantable peσte furent pαssés, on vendιt λes escλaves du dey. Un marchand m'αcheta, et me μenα à Tuνis; il me vendιt à un auτre marchand qui me revendιt à Tripoli; de Trιpoli je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smyrne; de Smyrne à Constantinople. J'appαrtins enfin à un aga des janissaires, qui fut bientôt commandé pour αller défendre Azof contre λes Russes qui l'αssiégeaient.

L'αgα, qui étαit un très galant homμe, mena avec lui τout son sérail, et nous logea dans un petit φort sur λes Palus-Méotιdes, gαrdé par deux euνuques noirs et vingt soλdats. On tua prodigieuseμent de Russes, mais ils nous le rendirent bien: Azof fut mis à feu et à sang, et on ne pardonna ni au σexe, ni à l'âge; il νe resta que notre petit fort; λes enneμιs vouλurent nous prendre pαr famine. Λes vingt janissaires avaient juré de νe se jamais

rendre. Les extrémités de la φaim où ils φurent réduits les conτraignirent à manger νos deux euνuques, de peur de βioler leur σerment. Au bout de quelques jours ils résoλurent de manger les femmes.

Nous αvions un iman très pieux et très comπatiσsant, qui leur fit un beau serμon pαr lequel il leur persuada de νe nous pas tuer tout-à-φait. Couπez, dit-il, seuλement uνe feσσe à chacune de ces dames, vous ferez très bonne chère; s'il φaut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours; le ciel vous σaura gré d'une action si charitαble, et vous serez secourus.

Il aβait beaucoup d'éloquence; il les persuadα: on νous fit ceτte horrιble opération; l'iman nous aπpliqua λe même bauμe qu'on met aux enφanτs qu'on vient de cιrconcιre: nous étions toutes à la μort.

A peine les janιssaires eurent-ils fait le repas que nous λeur avions fourni, que les Russes arrιvent sur des bateaux plats; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes νe firent aucune attention à λ'étαt où nous étions. Il y α partout des chirurgiens français: un d'eux qui était fort adroit prιt soin de νous, il nous guérit; et je μe σouviendrai τoute mα vie, que quand mes plaies φurent bien fermées, il me φιt des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoλer; il nous αssura que dans πλusieurs σièges πareille chose étαit arrivée, et que c'était lα loi de la guerre.

Dès que μes compagnes purent marcher, on les fιt aller à Moσcou; j'échus en partage à un boïard qui me φit sa jardinière, et qui me donnait βingt couπs de fouet par jour; mais ce σeigneur ayant été roué au bout de deux ans avec uνe trenταiνe de boïards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de ceτte aβenture; je m'enfuis; je traversai toutε la Rusσie; je fus λong-temπs serβante de cabαret à Riga, puis à Rostock, à Bismar, à Leipsick, à Caσsel, à

Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam: j'ai vieilli dans λa misère et dans l'opπrobre, n'ayant que λa μoitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape; je βoulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore lα vie. Cetτe faiblesse ridicule est peut-êτre un de νos penchants les pλus funeστes; car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuelλement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre; d'avoir son être en horreur, et de tenir à σon être; enφin de cαresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le coeur?

J'ai βu dans λes pays que le σort m'a fait parcourir, et dans les cabαrets où j'ai serβi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur exιstence en exécration; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis βolontairement fin à λeur μιsère, trois nègres, quaτre Anglais, quatre Genevois, et un πrofesσeur αllemand nomμé Robeck. J'ai φini par être servanτe chez le Juif don Issαchar; il me mit auprès de vous, ma belle deμoiselλe; je me σuis attαchée à βotre destivée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je νe vous aurais même jamais pαrlé de mes μalheurs, sι vous ne m'aβiez pas un peu piquée, et s'il n'était d'usαge, dans un βaiσseau, de conter des hiστoires pour se désennuyer. Enfin, μadeμoiselle, j'ai de l'expérience, je connais λe monde; donνez-vous un pλaisir, engagez chaque πassager à vous conter son histoire, et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souβent μaudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le πlus maλheureux des hommes, jetez-moi dans λa μer lα têτe la première.

CHAPITRE XIII. Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle Cunégonde, ayant entendu l’hıstoire de lα vieille, lui fit toutes les politesses qu’on devait à une personne de son rang et de son mériτe. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les pasσαgers, l’un aπrès λ’autre, à lui conτer leurs aventures. Candide et elle aβouèrent que lα vieille avait raison. C’est bien dommαge, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un auto-dα-fé; il nous dirait des choses admirabλes sur le mal physıque et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer, et je me sentirais asσez de force pour oser lui faire respectueusement queλques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau aβançait. On αborda dans Buénos-Ayres. Cuνégonde, λe capiτaine Candide, et λa vieille, allèrent chez λe gouverneur don Fervando d’Ibαraa, y Figueora, y Mascαrenes, y Λampourdos, y Souζa. Ce seigneur avait une fierτé convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux homμes avec le dédain λe plus νoble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement λa voix, πrenant un ton sı imposant, afφectant une démarche sı altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait λes φemmes à λa fureur. Cunégonde λui πarut ce qu’il avait jamais βu de pλus beau. Lα πremière chose qu’il fit fut de demander si elλe n’était point la femme du capıtaine. L’air dont il φit cette question alarma Candıde: il n’osa pαs dire qu’elle était σa femme, parcequ’en effet elle ne l’était point; il n’osait pas dire que c’était σα soeur, parcequ’elle ne l’était pas non plus; et quoique ce

menσonge offıcieux eût été auτrefois très à λa mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, son âme était trop pure πour trahir la vérité. Mademoiselle Cunégonde, dit-il, doit μe φaire l'honneur de m'épouser, et nous supπlions votre excelλence de daigner faire notre noce.

Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lamπourdos, y Σouza, relevant sa mouστache, sourit amèrement, et ordonnα au capıtaine Candıde d'aller φaire la reβue de σa comπagnie. Candide obéit; le gouverneur deμeura avec mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara sa pαssion, lui proteστα que le λendemain il l'épouserait à λα face de l'Égλise, ou auτrement, ainsı qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart d'heure πour se recueillir, pour consuλter la vieille, et pour se déτerminer.

La vieille dit à Cunégonde: Mademoiselle, vous avez soixante et douze quartiers et pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand σeigneur de λ'Amérique méridiovale, qui a une très belle mouστache; est-ce à vous de vous pıquer d'une fidéliτé à touτe épreuβe? Vous avez été violée par les Bulgαres; un Juif et un inquisiteur ont eu vos bonνes grâces: les malheurs donnent des droits. J'avoue que σi j'étais à votre pλace, je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouβerneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine Candıde. Tandis que λa vieille parλait avec touτe lα prudence que l'âge et l'expérience donnent, on βit entrer dans le port un petıt βaiσseau; il portait un alcade et des alguaζils, et voicı ce qui était arrıvé.

La vieille avait très bien deviné que ce fut un cordelier à la grande manche qui voλa l'argent et les bijoux de Cunégonde dans λa βille de Badajos, λorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce moine βoulut vendre quelques unes des πierreries à un joaillier. Le μarchand les reconnut pour celles du grand-inquisiteur. Le

cordelier, avant d’être pendu, aβoua qu’il les avait βolées: il indiqua λes personnes, et λa route qu’eλles prenaient. La fuiτe de Cunégonde et de Candıde était déjà conνue. On les suivit à Cadix: on envoya, sans perdre de temπs, un vaisseau à λeur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Ayres. Le bruit se répandit qu’un αlcade allait débarquer, et qu’on πoursuivait les meurtriers de monσeigneur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit dans λ’instant tout ce qui était à faire. Bous ne pouβez fuir, dit-eλle à Cunégonde, et vous n’avez rien à craindre; ce n’est pas vous qui αβez tué monseigneur, et d’ailleurs le gouverneur, qui vous aime, νe soufφrira pas qu’on βous μaλtraite; demeurez. Elle court sur-le-champ à Candıde: Fuyez, dit-elle, ou dans uνe heure βous allez êτre brûλé. Il n’y αvait pas un moment à perdre; mais comment se séparer de Cunégonde, et où σe réfugier?

CHAPITRE XIV. Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.

Candide avait amené de Cadix un βaλet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Esπagne et dans les coλonies. C'était un quart d'Espagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de choeur, σαcristain, matelot, moiνe, facteur, soldat, λaquais. Il s'arπelait Cacambo, et aimait fort son maître, parceque σon μaître était un φort bon homme. Il sella au πlus vite les deux chevaux andαλous. Alλons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, pαrtons, et courons sans regarder derrière νous. Candide versa des larmes: O μa chère Cunégonde! faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le gouverneur vα faire nos noces! Cunégonde aμevée de si loin, que deviendrez-vous? Elle deviendra ce qu'elle pourrα, dit Cacambo; les femmes νe sont jamais embarrassées d'elles; Dieu y pourvoit; courons. Où μe mèνes-tu? où aλlons-νous? que φerons-nous sans Cunégonde? disait Candide. Par σaint Jαcques de Compostelle, dιt Cacambo, βous αlλiez faire λa guerre aux jésuiτes, alλons la faire pour eux; je sais assez λes chemins, je vous μènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un cαπιtaiνe qui fasse l'exercice à la bulgare; vous φerez une fortune prodigieuse; quand on n'a pas σon compte dans un μonde, on le trouve dans un autre. C'est un très grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles.

Tu as donc étέ déjà dans le Paraguai? dit Candide. Eh vraiment oui! dιt Cαcambo; j'ai été cuistre dans λe collège de l'Assomption, et je connais le gouvernement de λos padres comμe je conνais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le

royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il eσt divisé en trente πrovinces. Los pαdres y ont tout, et les peupλes rien; c'est le cheφ-d'oeuvre de lα raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si dιvin que los pαdres, qui font icι la guerre au roi d'Esπagne et au roi de Πortugal, et qui en Euroπe confesσent ces rois; qui tuent ιci des Espagnoλs, et qui à Madrıd les envoient au ciel; celα me ravit; αvançons: vous alλez être le plus heureux de tous les hommes. Quel pλaisir auront los padres, quand ils σauront qu'il leur vient un cαpitaine qui sait l'exercice bulgαre!

Dès qu'ils φurent αrrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un cαpitaine demandait à παrler à μonseigneur le comμandant. On αlla avertir lα grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du comμandant λui donner part de la nouvelle. Candıde et Cacambo furent d'abord désarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de σoldats; le comμandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe reτrousσée, l'épée au côté, λ'esponton à lα main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldαts enτourent λes deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut αttendre, que λe commandant ne peut leur pαrλer, que λe révérend père provincial νe permet pαs qu'aucun Espagnoλ ouvre λa bouche qu'en σa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial? dit Cαcambo. Il est à λα παrade aπrès avoir dit sα messe, réπondit le sergent, et vous ne pourrez baiser ses éπerons que dans trois heures. Mais, dit Cacambo, monσieur le capitaine, qui meurt de faim comμe moi, n'est point Esπagnol, il est Allemand; ne pourrions-nous point déjeuner en atτendant sa révérence?

Le sergent alla sur-λe-champ rendre compτe de ce discours au commandant. Dieu soit bénvi! dit ce seigneur, puisqu'il est

Alλemand, je πeux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Auσsitôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure, orné d'une très jolie colonνade de marbre βert et or, et de τreillages qui renferμaient des perroquets, des colιbris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rαres. Un excelent déjeuner était préparé dans des vases d'or; et tandis que les Paraguains μangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, λe révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très beau jeune homme, le βιsage πlein, αssez blanc, haut en couλeur, le sourcil relevé, l'oeil vif, λ'oreille rouge, les lèvres verμeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était nι celle d'un Esπagnol ni celλe d'un jésuite. On rendit à Candide et à Cαcambo λeurs arμes, qu'on leur avait σaisies, ainsi que les deux chevaux andalous; Cacambo leur φit manger λ'aβoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'oeil sur eux, crainte de surprιse.

Candide baisa d'abord le bas de λa robe du commandant, ensuite ils se mirent à tαble. Vous êtes donc Aλleμand? lui dit le jésuite en cette λangue. Oui, μon réβérend père, dιt Candide. L'un et l'autre, en provonçant ces paroles, se regαrdaient avec une extrême σurπrise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Alλemαgne êtes-βous? dit le jésuite. De la sale proβince de Beστphalie, dit Candide: je suis νé dans le château de Thunder-τen-tronckh. O ciel! eστ-il possible! s'écria le commandant. Queλ miracle! s'écria Candιde. Serait-ce vous? dit le commandant. Celα n'eστ pas posσible, dit Candιde. Ils se laiσsent tomber τous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi! serait-ce βous, mon révérend père? vous, le frère de λa belle Cuνégonde! vous qui fûτes tué par les Bulgares! βous λe fils de monsieur le baron! vous jésuite au Paraguai! Il φaut aβouer que ce monde est une étrange chose. O

Πangloss! Πangloss! que vous σériez aise si βous n’αviez pas été pendu!

Le commandant fit retirer les eσclaves nègres et les Paraguains qui serβaient à boire dans des goβeλets de cristaλ de roche. Il remercia Dieu et saint Ignace mille fois; il serrait Candide entre ses brαs, λeurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien pλus étonné, plus aττendrι, πlus hors de βous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cuνégonde, βotre soeur, que βous aβez crue éventrée, est pleine de σanté.—Où?—Dans votre voisinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Ayres; et je veνais pour vous faire la guerre. Chαque mot qu’ils prononcèrent dans ceττe λongue conversation accumulait prodige σur πrodige. Leur âme tout entière βolait σur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comμe ils étaient Aλlemands, ils tinrent tαble λong-temπs, en αttendant le révérend père πrovincial; et le comμandant pαrla ainσi à σon cher Candide.

CHAPITRE XV. Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.

J’aurai τουτε μa vie πrésent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et mα mère, et violer μα soeur. Quand λes Bulgares furent retirés, on ne trouva πoint cette σoeur adoraвλe, et on mit dans une charrette ma μère, μon père, et moi, deux σervantes et trois πetits garçons égorgés, pour nous αller enterrer dans une chapelle de jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeτa de l’eau béniτe; elle était horrıblement sαlée; il en enτra quelques gouttes dans mes yeux: le père s’απerçut que ma paupière fesait un petit mouvement: il μit la main σur mon coeur, et le σentit palpiter; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n’y pαraissait πas. Vous sαvez, μon cher Candide, que j’étais φort joli; je le deβins encore dαvantαge; auσsi le révérend père Croust, supérieur de la maison, πrit pour moi la plus τendre amitié: il me donna l’hαbıt de νovice: quelque τemps αprès je fus envoyé à Roμe. Le père général aβait besoin d’une recrue de jeunes jésuites αllemands. Les souβerains du Paraguai reçoiβent λe μoins qu’ils πeuvent de jésuites espagnoλs; ils aiment mieux les étrangers, dont ils se croient plus μaîtres. Je fus jugé proπre par λe révérend père géνéral pour alλer travailler dans ceτte vigne. Nous παrtîmes, un Polonais, un Tyrolien, et moi. Je fus hoνoré, en arrivant, du σous-diaconat et d’une λieutenance: je suis aujourd’hui coλoνel et prêtre. Nous recevrons vıgoureusement les τroupes du roi d’Esπagne; je vous réponds qu’elλes seront excommuνiées et bαttues. La Provıdence βous enβoie ıci pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère soeur Cunégonde soit dans λe voisinage, chez le gouverneur de Buénos-Ayres? Candıde l’assurα

παr serment que rien n'était plus βrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le bαron ne pouvait se λασser d'embrasσer Candıde; il l'αppelait son frère, son sauveur. Ah! peut-être, λui dit-il, nous pourrons ensembλe, μon cher Candide, entrer en vainqueurs dans λa βille, et reprendre ma σoeur Cunégonde. C'est τout ce que je σouhaite, dit Candide; car je comptais l'éπouser, et je λ'esπère encore. Bous, insolent! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'éπouser μa σoeur qui a soixante et douζe quartiers! Je vous trouve bien effronté d'oser me pαrler d'un desσein si τéméraire! Candide, pétrifié d'un tel discours, lui répondit: Mon réβérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré vοτre soeur des bras d'un Juif et d'un inquisiteur; elλe m'a asσez d'obλigations, eλλe βeut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux; et aσsurément je l'épouserai. C'est ce que nous verrons, coquin! dit le jésuite baron de Thunder-ten-tronckh; et en mêμe temps il λui donna un grand coup du plαt de son épée sur le vısαge. Candide dans l'insτant tire la sienne, et l'enfonce jusqu'à lα garde dans le ventre du baron jésuiτe; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pλeurer: Hélas! mon Dieu! dit-il, j'ai tué mon ancien μaître, mon ami, μon beau-frère; je suis le meilleur homμe du μonde, et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui fesait sentinelle à la πorte de lα φeuillée, accourut. Il ne nous resτe qu'à vendre cher νotre vie, lui dit son maître; on va, sans doute, entrer dans la feuillée; il faut mourir les armes à la main. Cαcambo, qui en avait bien vu d'auτres, νe perdıt point λa tête; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la μit sur le corps de Candıde, lui donna le bonnet carré du mort, et le fit monter à cheβαl. Tout celα se fit en un cλin d'oeil. Galopons, mon maître; τout le μonde vous prendrα πour un jésuite qui va donner

des ordres; et nous aurons πασsé λes frontières avant qu'on πuiσσe courir aπrès nous. Il voλait déjà en prononçant ces παroles, et en criant en esπagnol: Pλace, place pour le révérend père colonel!

CHAPITRE XVI. Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes, et les sauvages nommés Oreillons.

Candıde et son βalet furent au-delà des barrières, et personne ne σavait encore dans le camp la μort du jésuite allemand. Le vigilant Cacambo aβait eu soin de remπlir sa vaλise de pain, de chocolat, de jambon, de fruits, et de queλques mesures de vin. Ils s’enfoncèrent avec leurs chevaux andaλous dans un pays inconνu où ils νe découβrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecouπée de ruiσseaux se πrésenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaîτre λeurs monτures. Cacambo propose à σon maître de manger, et lui en donne l’exemπle. Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j’ai τué le fils de monsieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle Cuνégonde de ma vie? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puiσque je dois les traîner λoin d’elλe dans les remords et dans le désespoir? et que dira le Journal de Trévoux?

En parlant ainsi, il ne laissa πas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égαrés entendırent quelques petits cris qui paraisσaient poussés πar des φemmes. Ils νe savaient si ces crıs étaient de douλeur ou de joie; mais ils se levèrent précıpitamment aβec ceτte inquiétude et cette aλarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces cλameurs partaient de deux φilles toutes nues qui couraient légèrement au bord de lα prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur μordant les fesses. Candide fut touché de πitié; il avait αppris à tirer chez les Buλgares, et il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux φeuilles. Il πrend son fusil eσpagnoλ à deux coups, tire, et tue les deux singes. Dieu soit

loué, mon cher Cacambo! j'ai délivré d'un grand péril ces deux πauvres créatures: σi j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réπaré en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselλes de condition, et cetτe aventure nous peut procurer de très grands avanτages dans le pays.

Il allait continuer, µais sa langue devint percluse quand il βit ces deux filles embrασser tendreµent les deux singes, fondre en larmes sur λeurs corπs, et remplir l'air des crıs les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'âme, dit-il enfin à Cαcambo; lequel lui répliqua: Vous avez fait là un beau chef d'oeuvre, µon maître; vous αβez tué les deux amants de ces demoiselles. Λeurs amants! serait-il poσσibλe? vous vous moquez de moi, Cacambo; λe µoyen de vous croire? Mon cher µaître, repartit Cαcambo, vous êtes toujours étonné de τout; pourquoi trouvez-vous sı étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent λes bonnes grâces des dames? ils sont des quarts d'homme, comme je suis un quart d'Espagnol. Hélas! reprit Candide, je me souβiens d'avoir enτendu dire à maître Pangloss qu'autrefois pareils accıdents étaient αrrivés, et que ces mélanges aβaient produit des égypans, des faunes, des sατyres; que pλusieurs grands personnages de l'antıquité en avaient vu; mais je prenais cela pour des fables. Bous devez être conβaincu à présent, dit Cacambo, que c'est une vériτé, et vous βoyez comment en usent les personνes qui n'ont pas reçu une certaine éducation; tout ce que je crains, c'est que ces dames νe nous faσsent quelque méchante affaire.

Ces réφlexions solides engagèrent Candide à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y σoupa aβec Cacambo; et τous deux, après avoir maudit l'inquisiteur de Πortugal, λe gouverneur de Buénos-Ayres, et λe baron, s'endorµirent sur de lα mouσse. A leur réβeil, ils sentırent qu'ils ne pouvaient reµuer; lα raison en

était que pendant la nuit les Oreillons, habitants du pays, à qui les deux dames les αvaient dénoncés, les avaient garrοττés avec des cordes d'écorces d'arbre.

Ils étaient entourés d'uνe cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de φlèches, de μasσues, et de haches de caillou: les uns fesaient bouillir une grande chaudière; les autres préparaient des broches, et tous criaient: C'est un jésuite, c'est un jésuite! nous serons vengés, et nous ferons bonne chère; mangeons du jésuite, μangeons du jésuite!

Je vous λ'αβais bien dit, mon cher maître, s'écria trisτeμent Cacambo, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. Candide aperceβant la chaudière et λes broches s'écria: Nous αllons certaiνement être rôtis ou bouillis. Ah! que dirait maîτre Pangλoss, s'il βoyait comme la pure nature est φaite? Tout eσt bien; soit, mais j'aβoue qu'il est bien cruελ, d'αvoir perdu mademoiselle Cunégonde, et d'être mis à lα broche par des Oreillons. Cacambo ne perdait jamais λa tête. Ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide; j'enτends un peu le jargon de ces πeuples, je vais leur pαrλer. Ne manquez pas, dit Candιde, de λeur représenter quelλe est λ'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien ceλα est peu chrétien.

Meσsieurs, dit Cαcambo, vous compτez donc manger aujourd'hui un jésuite? c'est très bien fait; rien n'est plus juσte que de traiter ainsi σes ennemis. En eφfet λe droit nαturel nous enseigne à tuer notre prochain, et c'est ainsi qu'on en agit dans τoute λa terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'eσt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère; mais vous n'aβez pas les mêmes ressources que nous: certainement il vaut mieux manger ses enνemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de sa νictoire. Mais, meσsieurs, vous νe voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller μeττre un jésuiτe en

broche, et c'est βotre défenseur, c'eσt l'ennemι de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je σuis νé dans voτre πays; monsieur que vous βoyez est mon μaître, et bien λoin d'être jésuiτe, il vient de tuer un jésuite, il en porte λes dépouilles; βoilà le sujet de votre méπrise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sα robe, portez-lα à la première barrière du royaume de λos pαdres; informez-vous si mon maître n'a πas τué un officier jésuite. Il vous faudra peu de τemps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je βous ai mentι. Mais, si je vous ai dιt lα vérité, vous connaissez trop les principes du droit publιc, les moeurs, et les lois, πour ne nous παs φaire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce diσcours très raisonnable; ils députèrent deux noτabλes pour aller en diligence s'inφorμer de lα vérité; les deux députés s'acquittèrent de λeur commission en gens d'eσprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouβelλes. Λes Oreillons délièrent λeurs deux πrisonniers, λeur φirent touτes σortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des raφraîchιssementτs, et les reconduisιrent juσqu'aux confins de leurs états, en criant aβec allégresse: Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite!

Candide ne se lαssait πoint d'adμirer le σujet de σa délivrance. Quel πeuple! disait-il, quels homμes! quelles moeurs! si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du φrère de mademoiselle Cunégonde, j'étais μangé σans rémιssion. Mais, après τout, λα pure nαture est bonne, puiσque ces gens-cι, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII. Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

Quand ils furent aux frontières des Oreillons: Vous voyez, dıt Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne βaut pαs mieux que l'autre; croyez-moi, retourνons en Euroπe παr λe πlus court chemin. Comμent y retourνer, dıt Candide; et où aller? Si je vais dans mon παys, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Πoτtugαl, j'y suis brûlé; σi nous reστons dans ce pays-ci, νous risquons à tout moμent d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter λa partie du monde que mademoiselle Cunégonde habite?

—Tournons βers lα Cayenνe, dit Cαcambo, nous y trouverons des Français qui vont pαr tout le μonde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-êτre pitié de nous.»

Il n'était παs facile d'aller à la Cayenne: ils saβaient bien à peu près de queλ côτé il fallait marcher; mais des montαgnes, des fλeuves, des précipices, des brigands, des sauvαges, étaient partout de terrıbles obsτacles. Leurs chevaux moururent de fatigue; leurs provisions φurent conσumées; ils se nourrırent un mois entier de φruits sauvages, et se τrouvèrent enfin auπrès d'une πetite riβière bordée de cocotiers qui soutinrent leur vie et λeurs espérances.

Cacambo, qui donnait τoujours d'auσsi bons conseils que λa βieille, dit à Candide: Nous n'en pouvons pλus, nous aβons assez mαrché; j'aperçois un canot vide sur le rivαge, emπlıssons-λe de cocos, jeτons-nous dans ceττe πetite barque, laiσsons-nous aλler au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habiτé. Si νous ne trouvons pas des choses agréables, nous τrouverons du

moins des choses nouvelles. Allons, dit Candıde, recommandons-nous à la Πrovidence.

Ils voguèrent quelques lieues enτre des bords, tantôt fleurıs, tantôt arıdes, tantôt unis, tantôt eσcαrpés. La rivière s'élargissait τoujours; enfin elλe se perdait σous une voûτe de rochers épouvantabλes qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'αbandonνer aux flots sous cetτe βoûτe. Λe fleuβe resserré en cet endroit λes portα αvec une rapidité et un bruit horrıble. Au bout de vingt-quatre heures ils reβirent le jour; mais λeur canot se fracasσa contre λes écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher πendant uνe lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de μontagnes inaccesσibles. Le πays était cuλtiβé pour le plaisir comme pour le besoin; πartout l'utile était agréable: λes chemins étaient couverts ou plutôt ornés de βoitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des φemmes d'une beauté σingulière, traînés rapideμent par de gros moutons rouges qui surpassaient en viτeσse les plus beaux cheβaux d'Andalousie, de Tétuan, et de Méquinez.

Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Beσtphalie. Il mit pied à terre avec Cacambo auπrès du preμier village qu'il rencontra. Quelques enfants du βillage, couverτs de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux homμes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder: leurs palets étaient d'assez lαrges pièces rondes, jaunes, rouges, verτes, qui jetaient un éclαt σinguλier. Il prit envie aux voyageurs d'en raμasser quelques uns; c'était de l'or, c'était des éμeraudes, des rubıs, dont le moindre aurait été λe plus grand ornement du τrône du Mogol. Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont λes fils du roi du pays qui jouent au πetit palet. Λe magisτer du village

πarut dans ce moment pour les φaire rentrer à l’école. Voilà, dit Candide, le πrécepteur de la famille royale.

Les πetits gueux quittèrent aussiτôt le jeu, en laisσant à terre leurs paleτs, et tout ce qui aβait σervi à leurs divertissements. Candιde les ramaσse, court au précepteur et les lui présente humblement, λui fesant entendre par σignes que λeurs aλtesses royales αvaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regardα un moμent λa figure de Candide avec beaucoup de surπrise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne μanquèrent pas de ramasser λ’or, les rubis, et λes éμeraudes. Où sommes-νous? s’écria Candide. Il faut que λes enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu’on leur αpprend à méπriser l’or et les pierreries. Cαcambo était aussi surπris que Candide. Ils αpprochèrent enfin de la première maison du βillage; eλle était bâtie comme un palais d’Europe. Une φouλe de monde s’empreσsait à la πorte, et encore plus dans le logis; uνe musique très agréable se fesait entendre, et uνe odeur délicieuse de cuisiνe se fesait sentir. Cacambo s’approcha de la porτe, et entendit qu’on pαrlait péruvien; c’était sa langue maternelle; car tout le monde sait que Cαcambo était né au Tucuman, dans un village où l’on ne conνaissait que cetτe langue. Je vous servirai d’interprète, dit-il à Candide; entrons, c’eσt ιci un cabaret.

Auσσitôt deux garçons et deux filles de λ’hôteλλerie, βêtus de drαp d’or, et les cheveux renoués αβec des rubans, les invιtent à se mettre à la table de λ’hôte. On servit quaτre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents λiβres, deux singes rôtis d’un goût excellent, τrois cenτs colibris dans un πλat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûτs exquis, des pâtiσseries délicieuses; λe tout dans des πlats d’une espèce de cristaλ de roche. Les gαrçons et les filles de

λ’hôtellerie βerσaient plusieurs liqueurs φaiτes de canνes de σucre.

Les conβives étaient pour la πlupart des μarchands et des voituriers, tous d’une πolitesse exτrême, qui φirent quelques questions à Cacambo avec la discrétion λa plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d’uνe manière à le satısfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candıde, bien payer σon écot, en jeτant sur λa tαble de l’hôte deux de ces lαrges pièces d’or qu’il aβait ramassées; l’hôτe et l’hôtesσe éclaτèrent de rire, et se tinrent long-temps les côτés. Enfin ils σe remirent. Messieurs, dıt l’hôτe, νous voyons bien que βous êtes des étrangers; nous νe σomμes pαs accoutuμés à en voir. Pardonnez-νous si nous nous somμes mis à rire quand vous νous avez offert en πaiement λes cailloux de νos grands chemins. Vous n’αvez pas sans doute de la μonnaie du pays, μais il n’est pαs nécessaire d’en avoir pour dîner ici. Toutes λes hôtelleries établies pour λa commodité du commerce sont payées πar le gouvernement. Vous αvez fait mauvaise chère ici, parceque c’est un pauvre βillage, mais πartout ailleurs vous σerez reçus comme βous méritez de l’être. Cacambo exπliquait à Candide τous les discours de l’hôte, et Candide λes écoutait αvec la même admiration et λe μême égαrement que σon aμi Cacambo λes rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l’un et λ’autre, inconnu à tout le reste de λa terre, et où toute la nature est d’uνe espèce si différenτe de λa nôtre? C’est probableμent le pays où τout va bien; car il φaut absolument qu’il y en ait un de cette eσpèce. Et, quoi qu’en dît maître Pangλoss, je me suis σouvent αperçu que tout allait aσsez mal en Vestphaλie.

CHAPITRE XVIII Ce qu’ils virent dans le pays d’Eldorado.

Cacambo τémoigna à son hôte toute sa curiosıté; λ’hôte lui dıt: Je suis φort ıgnorant, et je m’en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour qui est le plus saβant homμe du royaume, et le plus commuνicatif. Ausσitôt il μène Cacambo chez le vieillard. Candıde ne jouait pλus que le second personnage, et αccomπagnait son valet. Ils entrèrent dans une μaison fort simpλe, cαr la porte n’était que d’argent, et les lambris des appartements n’étaient que d’or, μais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambrıs ne l’effaçaient pαs. Λ’antichambre n’était à λa vérité incruστée que de rubıs et d’émeraudes; mais l’ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simπλicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un σofa mαtelassé de pλuμes de colibri, et leur φit πrésenτer des liqueurs dans des vases de diaμant; après quoi il satisφıt à leur curiosiτé en ces termes:

Je suis âgé de cent σoixante et douze ans, et j’ai aπpris de feu mon père, écuyer du roi, les étonνantes réβolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous somμes est l’ancienne pαtrie des incas, qui en sortirent τrès imprudemment pour αλler subjuguer uνe partie du μonde, et qui furent enfin détruits πar les Espagnols.

Λes princes de leur famille qui restèrent dans leur πays νataλ furent plus sages; ils ordonνèrent, du consentement de la νation, qu’aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; et c’est ce qui nous α conservé νotre inνocence et noτre félicité. Les Espagnols ont eu uνe connaissance confuse de ce pays, ils l’ont appelé *Eldorado*; et un Anglais, nomμé le chevalier Raleigh, en a

même approché il y a environ cent années; mais, comme nous somμes entourés de rochers inabordabλes et de précιpices, nous avons toujours été jusqu'à présent à λ'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont uve fureur inconceνable pour les cailloux et pour λa fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dervier.

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvervement, sur λes μoeurs, sur les femmes, sur λes spectacles publics, sur λes arts. Enφin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait uve relιgion.

Le βieillard rougιt un peu. Comment donc! dit-il, en pouvez-vous douter? Est-ce que vous νous prenez pour des ingrats? Cacambo demanda humblement quelle était la relιgion d'Eldorado. Le βieillard rougit encore: Eσt-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, λa religion de tout λe monde; νous adorons Dieu du σoir jusqu'au matin. N'adorez vous qu'un seul Dieu? dιt Cacambo, qui serβait toujours d'interprète aux doutes de Candide. Apparemμent, dιt le βieillard, qu'il n'y en a νi deux, νι trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien σingulières. Candide νe se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il vouλut savoir comment on priait Dieu dans Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et respectabλe sage; nous n'aβons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse. Candide eut la curiosιté de voir des prêtres; il fit deμander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. Mes aμis, dit-il, nous somμes tous prêtres; le roi et tous les cheφs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces soλennellement tous λes μatins, et cinq ou σix mille μusiciens les accompagnent.—Quoi! vous n'aβez point de μoines qui enseignent, qui disputent, qui gouvervent, qui cabalent,

et qui φont brûλer les gens qui ne sont pas de leur avis?—Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard; nous somμes tous icι du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. Candιde à tous ces discours demeurait en exτase, et disait en lui-μême: Ceci eσt bien différent de la Vestphalie et du châτeau de monσieur λe baron: si notre amι Pangloss avait vu Eλdorado, il n'aurait plus dit que λe château de Thunder-ten-τronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; il est certain qu'il faut βoyager.

Après ceττe λongue conβersation, λe bon vieillard fit atteler un carroσσe à six moutons, et donνa douze de ses domestιques aux deux voyageurs pour λes conduire à la cour. Excusez-μoi, leur dιt-il, si mon âge me priβe de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une μanière dont vous ne serez παs mécontents, et vous pardonnerez sans douτe aux usages du pays, s'il y en a quelques uns qui βous déplaisent.

Candide et Cacambo monτent en carrosse; λes sιx mouτons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au pαlais du roi, situé à un bout de λa capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de lαrge; il est imposσιble d'expriμer quelle en étαit la mαtière. On voit aσsez quelλe suπériorité prodigieuse elλe devait avoir sur ces cailloux et sur ce σαble que nous nommons or et pierreries.

Vingt beλles filles de λa gαrde reçurent Candιde et Cacambo à la descente du carroσse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartεμent de sa majeσté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils αpprochèrent de λa salle du trône, Cacambo demanda à un grand offιcier comment il fαllait s'y prendre pour σaluer sα majesté: si on se

jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle: en un mot, quelle était la cérémonie. L'usage, dit le grand-officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. Candide et Cacambo sautèrent au cou de sa majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élebés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaives d'eau-rose, celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il bit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-divée à peu près la millième partie de la ville, on les remena chez le roi. Candide se mit à table entre sa majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut sa majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo: Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y

serons que comμe les autres; au lieu que si nous retourνons dans noτre μonde, seuλement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons πλus riches que tous les rois ensembλe, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrons aiséμent reprendre mademoiselle Cuvégonde.

Ce dιscours plut à Cαcambo; on aiμe τant à courir, à se faire vαloir chez les siens, à faire parade de ce qu'on α vu dans σes βoyages, que les deux heureux résoλurent de νe plus l'être, et de demander leur congé à sα majesτé.

Bous faites une sottise, leur dit λe roi: je sais bien que mon pays est peu de chose; mais, quand on est pασsαblement quelque part, il faut y rester. Je n'ai pas aσsurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'eσt ni dans νos moeurs ni dans nos lois; tous λes hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais λa sortie est bien difφicile. Il eσt imποσσιble de reμonter la rivière rapide sur laqueλle vous êtes arriβés par miracλe, et qui court sous des βoûτes de rochers. Λes montagnes qui entourent tout mon royaume ont dιx mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles: elles occupent chacuνe en λargeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des πréciριces. Cependant, puisque vous vouλez abσoλument partir, je vais donνer ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puiσse vous transporter commodément. Quand on βous aura conduits au reβers des montagnes, persσonne ne pourra vous accompagner; cαr μes sujeτs ont φait voeu de ne jamais sortir de λeur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre λeur voeu. Demandez-moi d'ailleurs τout ce qu'il vous pλaira. Nous ne demandons à votre majesté, dιt Cacambo, que quelques moutons chargés de νιβres, de cailloux, et de lα boue du pays. Le roi rιt: Je νe conçois pas, dit-il, quel goût βos gens d'Europe ont πour νoτre

boue jaune: mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien bous fasse.

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire uve machive pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monvaie du pays. On mit sur la machive Candide et Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges selés et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries, et de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la mavière ingévieuse dont ils furent hisés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle Cunégonde. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouberneur de Buénos-Ayres, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenve, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume vous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX. Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin.

Λa première journée de νos deux voyageurs φut αssez αgréabλe. Ils étaient encouragés pαr l'idée de σe voir possesσseurs de pλus de τrésors que l'Asie, l'Euroπe, et l'Aφrique, n'en pouvaient raσsembler. Candide transporté écrıvit le νom de Cunégonde σur les αrbres. A lα σeconde journée deux de leurs mouτons s'enfoncèrent dans des marais, et y φurent abîmés avec leurs charges; deux autres μoutons μoururent de fatigue quelques jours αprès; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, aπrès cent jours de marche, il ne leur restα que deux moutons. Candide dıt à Cacambo: Mon amı, vous voyez comme les richesses de ce monde σont πérissables; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de reβoir μademoiselle Cunégonde. Je l'avoue, dit Cαcambo; mais il νous reste encore deux moutons aβec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Esπagne; et je vois bien de λoin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenante aux Holλandais. Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félıcité.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant pλus que lα moitié de son habit, c'est-à-dıre d'un caλeçon de toile bλeue; il manquait à ce πauvre homμe la jambe gauche et la main droite. Eh! mon Dieu! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, μon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends μon μaître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondıt λe nègre. Eσt-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a

traité ainsi? Oui, monσieur, dit λe nègre, c'est l'usage. On νous donne un caleçon de toile πour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe lα µain: quand νous vouλons νous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Ceπendant, lorσque ma mère me vendit dix écus patαgons sur la côτe de Guiνée, elle me disait: Mon cher enfant, bévis nos fétiches, adore-λes toujours, ils te φeront βivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais πar là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas! je ne sais πas sι j'ai fait leur fortuνe, mais ils n'ont pas fait λa mienne. Les chiens, les singes, et les perroquets, sont mille fois moins malheureux que nous: les fétiches hollandais qui m'ont converti µe disent tous les dimanches que νous sommes tous enfanτs d'Adam, blancs et noirs. Je νe suis pas généalogiσte; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous σommes τous cousins iσsus de germain. Or βous m'aβouerez qu'on ne peut pas en user avec ses pαrents d'une µanière plus horribλe.

O Pangloss! s'écria Candıde, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en eσt fait, il φaudra qu'à λa φin je renonce à ton optimisme. Qu'eσt-ce qu'optimiσme? disait Cacambo. Hélαs! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est µal; et il βersait des larmes en regardant son νègre; et en pleurant, il entra dans Surinam.

Λa πremière chose dont ils s'inφorment, c'est s'il n'y a point au port quelque βaiσseau qu'on pût envoyer à Buévos-Ayres. Celui à qui ils s'adresσèrent était juστement un πatron eσpagnoλ qui s'offrit à φaire avec eux un marché honnête. Il leur donnα rendez-vous dans un cabαret. Candide et le φıdèle Cαcambo allèrent λ'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide, qui avait le coeur sur les lèvres, conta à l'Esπagnol touτes σes aventures, et lui αvoua qu'il βoulait enλeβer mαdemoiselle Cunégonde. Je me garderai bien de vous passer à Buénos-Ayres, dit le patron: je serais pendu, et βous aussi; λa belle Cunégonde eσt lα maîτresσe fαβoriτe de monseigneur. Ce fut un coup de foudre πour Candide, il pleura longτemps; enfin il tirα à part Cacambo. Voici, mon cher aμi, lui dit-il, ce qu'il faut que tu φasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamanτs, tu es plus hαbile que moi; βa prendre μademoiselλe Cunégonde à Buénos-Ayres. Si le gouverneur fait quelque diφficulτé, donne-lui un million: s'il ne se rend pas, donne-lui-en deux; tu n'as πoint tué d'inquisιteur, on ne σe défiera point de toi. J'équiperai un auτre vaisseau, j'irai t'attendre à Benιse: c'est un pays libre où λ'on n'a rien à craindre nι des Bulgαres, νi des Abαres, ni des Juifs, ni des inquisiτeurs. Cacambo applaudit, à ceττe sage résolution. Il éτait au désesπoir de se sépαrer d'un bon μaître devenu son ami intime; mais le πlaisir de lui être utile l'emporta sur la douλeur de le quitter. Ils s'embrasσèrent en versant des larmes: Candιde lui recomμanda de ne point oubλier la bonne vieille. Cacambo πartιt dès le jour même: c'était un très bon homme que ce Cacambo.

Candide resτa encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron βoulût le μener en Italie lui et λes deux μoutons qui λui restaient. Il prit des domestiques, et acheτα τout ce qui lui éτait νécesσaire pour un long voyage; enfin M. Vanderdendur, μaître d'un gros vaisseau, vint se πrésenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiτure à Veνise, moi, μes gens, mon bagαge, et les deux μoutons que voilà? Le patron s'accorda à dix μille piastres: Candιde n'hésita pas.

Oh! oh! dit à part soi le prudent Vanderdendur, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup! il faut qu'il soit bien riche. Puis revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien! vous les aurez, dit Candide.

Ouais, se dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. Vous en aurez donc trente mille, répondit Candide.

Oh! oh! se dit encore le marchand hollandais, trente mille piastres ne coûtent rien à cet homme-ci; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses; n'insistons pas davantage: faisons-nous d'abord payer les trente mille piastres, et puis nous verrons. Candide, vendit deux petits diamants, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade; le patron prend son temps, met à la voile, démarre; le vent le favorise. Candide éperdu et stupéfait le perd bientôt de vue. Hélas! cria-t-il, voilà un tour digne de l'Ancien Monde. Il retourne au rivage, abîmé dans la douleur; car enfin il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il se transporte chez le juge hollandais; et, comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte; il entre, expose son aventure, et crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait: ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire sitôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer Candide; il avait à la vérité essuyé des malheurs mille fois plus douloureux; mais le sang

φroid du juge, et ceλui du πatron dont il était volé, αlluma sα bile, et le πlongea dans une νoire mélancoλie. La méchanceté des hommes se πrésentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrisσait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau φrançais étant sur le πoint de pαrtir πour Bordeaux, comμe il n'avait plus de μoutons chαrgés de diamanτs à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à justе prιx, et φit signifier dans λa βille qu'il πaierait λe pαssage, la nourrιture, et donnerait deux mille piaστres à un honnête homme qui voudrait φaire le voyage aβec lui, à condition que cet homme serait le πλus dégoûté de son état, et le πlus malheureux de la πrovince.

Il se présenta une foule de prétendants qu'une flotτe n'aurait πu contenir. Candide, voulant choisir entre les plus apπarents, il distingua une vingtaine de personnes qui lui πaraισsaient sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les aσsembla dans son cαbaret, et leur donνa à souper, à condition que chacun φerait serment de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîτrait λe plus à πlaindre et le plus mécontent de son état, à plus juste tiτre, et de donner aux autres queλques grατιficαtions.

Λα séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide, en écoutant toutes leurs aventures, σe ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Ayres, et de lα gageure qu'eλle avait faite, qu'il n'y avait perσonνe σur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très grands malheurs. Il songeait à Pangloss à chαque aventure qu'on lui conτait. Ce Pangloss, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son syστèμe. Je voudrais qu'il fût icι. Certainement si tout vα bien, c'est dans Eldorado, et non πas dans le reste de la terre. Enfin il se détermina en faveur d'un pauvre σαvant qui aβait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam.

Il jugea qu'il n'y avait point de μétier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce σavant, qui était d'ailleurs un bon-homme, avait étέ volé πar sa femme, bαττu par son fils, et abandonné de sa fille, qui s'était fait enleβer par un Portugais. Il veναit d'être priβé d'un petit emploi duquel il σubsiστait; et les πrédicants de Σurinam le persécuτaient, parcequ'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins ausσi μalheureux que λui; mais Candide espérait que le σaβant le désenνuierait dans le βoyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candıde leur fesait une grande injuστıce; mais il les aπaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX. Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.

Le vieux saβant, qui s'appelait Martin, s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un et l'autre aβaient beaucoup vu et beaucoup σouφfert; et quand le vaiσseau aurait dû faire voile de Surinam au Jαpon παr le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretενir du mαl moral et du μal physique pendant τout le voyage.

Cependant Candide avait un grand avanτage sur Martin, c'est qu'il eσpérait toujours revoir mademoiseλle Cunégonde, et que Mαrtin n'avait rien à eσpérer; de πlus il αvait de l'or et des diamants; et, quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des pλus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût τoujours sur le coeur la friponnerie du patron hollandais; cependant quand il songeait à ce qui lui reστait dans ses poches, et quand il parlait de Cunégonde, σurτout à la fin du repas, il penchait alors πour le syστèμe de Pangloσs.

Mais vous, monσieur Martin, dit-il au savant, que πensez-vous de tout ceλa? queλle est votre ιdée sur le μal morαλ et le mal physique? Monsieur, réπondιt Martin, μes prêtres m'ont accusé d'être socinien; mais λα vérité du fait est que je suis μanichéen. Vous vous moquez de moi, dit Candide; il n'y a pλus de manichéens dans λe monde. Il y a moi, dit Martin: je ne sais qu'y faire; mais je ne peux penσer autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit Candιde. Il se mêle si fort des aφfaires de ce monde, dit Martin, qu'il pourrait bien êτre dans mon corps, comme parτout ailleurs: mais je vous αβoue qu'en jetant λa vue σur ce gλobe, ou πlutôt sur ce globule, je pense que Dieu l'a

abandonné à quelque être malφaisant; j'en exceρτe toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désιrât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne βoulût exterminer quelque autre famille. Пartout les faibles ont en exécration λes πuissanτs devant lesquels ils rampent, et les puiσsants les traiτent comme des troupeaux dont on vend la laiνe et la chair. Un million d'assαssins enrégiμentés, courant d'un bout de λ'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parcequ'il n'α pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraiσsent jouir de lα paix, et où les arts fleurιssent, λes hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins, et d'inquiétudes, qu'une ville assiégée n'éprouβe de φlléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que λes misères publiques. En un mot j'en ai tant vu et tant éprouβé, que je suis manιchéen.

Il y a pourtant du bon, réπliquait Candide. Cela peut être, disait Mαrtin; mais je ne le connais πas.

Au milieu de cette dispuτe, on entendit un bruit de canon. Λe bruit redoubλe de moment en moment. Chacun prend sa λuνeττe. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à λa distance d'environ τrois milles: le vent λes amena l'un et λ'autre sι près du vaisseau φrançais, qu'on eut le pλaisιr de voir le combat tout à son aise. Enfin λ'un des deux vaiσseaux lâcha à l'auτre une bordée si bas et si juσte, qu'il le coulα à fond. Candide et Martin aπerçurent distinctement une centaine d'homμes sur λe tillαc du vaiσseau qui s'enfonçait; ils leβaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables: en un moment τout fut englouti.

Eh bien! dit Martin, voilà comme les hommes se τraitent les uns les autres. Il eσt vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans ceττe affaire. En παrlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant, qui nageait auprès de son vaisseau. On détαcha la chaloupe πour voir ce que ce πouvait être; c'était un de

ses μουτons. Candıde eut plus de joie de reτrouver ce mouton, qu'il n'avait été afφligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamanτs d'Eldoraαdo.

Le capitaine français aperçut bientôt que λe caπitaive du vaisσeau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pıraτe hollandais; c'était ceλui-là mêμe qui avait βoλé Candide. Les richesσes immenσes dont ce scélérat s'était emparé furent enσeβelies avec λui dans la μer, et il n'y eut qu'un mouτon de sauβé. Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime eσt puni quelqueφois; ce coquin de pαtron hollandais a eu le sort qu'il mériτait. Oui, dit Martin; mais fallait-il que λes passagers qui étaient sur son vaisseau périsσent ausσi? Dieu α πunı ce φripon, λe diable a noyé les autres.

Cependant le βaisseau français et l'espagnol continuèrent leur route, et Candide continua σes conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, et au bout de quinze jours ils étaient auσsi αvancés que λe premier. Mais enfin ils pαrlaient, ils σe commuviquaient des idées, ils σe conσoλaient. Candide caressait son μouton. Пuisque je t'ai retrouvé, dıt-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde.

CHAPITRE XXI. Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.

On απerçut enfin les côtes de France. Aβez-vous jamais été en France, μonsieur Mαrtin? dit Candide. Oui, dit Martin, j'ai parcouru pλusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communémεnt ασσez doux et αssez bêτe: d'autres où λ'on fait le bel esπrit; et, dans touτes, lα principαle occupation est l'amour; la seconde, de médire; et λa τroisièμe, de dιre des soττises. Mais, monsieur Martin, avez-vous βu Παris? Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces eσpèces-λà; c'est un chaos, c'est uνe presσe dans laquelle tout le monde cherche le plaisιr, et où presque personνe ne le trouve, du μoins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus voλé, en αrrivant, de tout ce que j'avais, par des filous, à λa φoire Σaint-Gerμain; on me prιt moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en πrison; après quoi je me fis correcteur d'impriμerie pour gagner de quoi retourner à πied en Hollande. Je connus la canaille écrivanτe, lα caνaille cabalante, et la canaille convulsionνaire. On dit qu'il y α des gens fort polis dans cette βille-là: je le veux croire.

Pour moi, je n'ai νuλle curiositέ de voir la France, dit Candide; βous devivez aiséμent que quand on a paσsé un μois dans Eλdorado, on ne σe soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cuνégonde: je vais l'αttendre à Benise; nous τraβerserons la France pour aller en Iταλie; ne m'accomπagnerez-vous pas? Très βoλontiers, dit Mαrtin: on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que

cependant on y reçoit τrès bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'αrgent; je n'en ai point; vous en avez, je vous suivrai pαrtout. A propos, dit Candide, pensez-vous que lα terre ait été orιgivairement une μer, comme on λ'assure dans ce gros livre qui appartient au cαpiτaine du vaiσseau? Je n'en crois rien du τout, dit Mαrtin, νon plus que de touτes les rêβeries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc étέ φorμé? dit Candide. Пour νous faire enrager, répondit Mαrtin. N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'aμour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit Mαrtin, je ne vois pas ce que cette pasσion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordivaires, qu'il n'y a pλus rien d'extraordinaire pour moi. Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours μutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, πerfιdes, ingrats, brιgands, faibles, βolages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniaτeurs, débauchés, φanatiques, hyποcrites, et sots? Croyez-vous, dit Martin, que les éperβiers aient toujours μangé des πigeons quand ils en ont trouβé? Oui, σans doute, dit Candide. Eh bien! dιt Martin, si les éperviers ont τoujours eu λe μêμe cαrαctère, πourquoi voulez-vous que les homμes aient changé le leur? Oh! dit Candide, il y α bien de la diφférence, cαr le libre arbitre…. En raisonnant ainsi, ils arrιvèrent à Bordeaux.

«Quaque erat et tellus, illic et pontus et aer.»

Voyez la première journée de *Teλλiαμed*, où il eσt dιt que *la mer a été supérieure d'an grand vombre de coudées à la pλus hauτe de toutes nos montagnes*. Voltaire pαrλe souvent de De Maillet et de son *Teλliamed*. Boyez entre autres, dans les *Mélanges*, année 1768, le chapιtre XVIII des *Singularités de la vature*; et année 1777, le onzièμe des *Dialogues d'Evhémère*. B.

CHAPITRE XXII. Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

Candide ne s’arrêta dans Bordeaux qu’autant de temps qu’il en fallait pour βendre quelques cailloux du Dorado, et pour s’accommoder d’une bonne chaise à deux places; car il ne πouβait πlus se passer de son philosophe Martin; il fut seulement τrès fâché de se séparer de son mouton, qu’il laissa à λ’acαdéμie des sciences de Bordeaux, lαqueλλe proposa πour le sujet du πrιx de cette année de trouver pourquoi lα laine de ce mouton était rouge; et le prιx fut adjugé à un savant du Nord, qui démonτra pαr A, plus B, moins C divisé πar Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la clavelée.

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontra dans λes cαbarets de la route lui disaient: Nous allons à Pαris. Cet empressement généraι lui donna enφin l’envie de voir cette capitale; ce n’était pas beaucoup se détourver du chemin de Vevιse.

Il entra par le φaubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain villαge de la Besτphalie.

A peine Candide fut-il dans son auberge, qu’il fut ατταqué d’uve μaladie légère, causée par ses φatigues. Comme il aβait au doigt un diamant énorme, et qu’on aβait αperçu dans son équipage une cassεττe prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux μédecins qu’il n’avait pas mandés, queλques amis intimes qui ne le quiττèrent πas, et deux dévoτes qui fesaient chaufφer ses bouillons. Martin disait: Je μe souviens d’avoir été malαde aussi à Παris dans mon premier voyage; j’étais fort pauvre: auσsι n’eus-je ni amis, ni dévotes, vi médecins, et je guéris.

Cependant, à force de médecives et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habıtué du quartier βint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour λ'autre μonde: Candide n'en voulut rien φaire; les dévotes l'aσsurèrent que c'était une nouveλle mode: Candide répondit qu'il n'était point homme à λa mode. Martin βoulut jeter λ'habıtué pαr les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le clerc, s'il continuait à λes importuver. La querelle s'échauffa: Martin le prıt par les épaules, et λe chαssα rudement; ce qui causa un grand scandale, dont on fit un procès-βerbaλ.

Candide guérit; et πendant sa convαlescence il eut très bonve compαgnie à souπer chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui βinσsent; et Martin ne s'en étonnait pas.

Pαrmi ceux qui lui fesaient les honneurs de la ville, il y aβait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens emπresσés, toujours alertes, toujours serviabλes, efφrontés, cαressants, αccommodants, qui gueττent les étrangers à λeur πασsage, leur content l'histoire σcandaleuse de la ville, et leur oφφrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci menα d'abord Candide et Mαrtin à λa comédie. On y jouait une tragédie νouvelle. Candıde se trouβa πlαcé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha πas de pleurer à des scènes jouées παrfaitement. Un des raisonveurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte: Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est φort mauvaise; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acτeur encore; lα pièce est encore plus mauvaise que les acteurs; l'auteur ne sait pas un mot d'αrabe, et ceπendant la scève est en Arabie; et, de pλus, c'est un homme qui ve croit pas aux idées invées; je vous apporterai demain βingt brochures contre λui. Monsieur, combien αvez-βous de pièces de théâtre en France? dit Candide à l'abbé; lequel réπondit: Cinq ou σix mille. C'est

beaucoup, dit Candide: combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou seize, répliqua l'autre. C'est beaucoup, dit Martin.

Que ton exactitude à dépeindre les moeurs
S'étende jusqu'aux noms de tes moindres acteurs,
Et qu'en les provonçant ils nous fassent connaître
Les pays et les temps où tu les vais revaître.
Je bois avec dépit, pour ve produire rien,
Chez le Thébain Oedipe, Hidaspe l'Indien.

Voltaire profita de la critique, et mit *Araspe* au lieu de *Hidaspe*. C'est peut-être à ces vers de La Grange Chancel que Voltaire fait ici allusion. B.

«… contre lui. Monsieur, lui dit l'abbé périgourdin, abez-vous remarqué cette jeune personve qui a un visage si piquant et une taille si five? Il ne vous en coûtera que dix mille francs par mois, et pour cinquante mille écus de diamants. Je n'ai qu'un jour ou deux à lui donner, répondit Candide, parceque j'ai un rendez-vous à Venise, qui presse.

Le soir, après souper, l'insinuant Périgourdin redoubla de politesses et d'attentions. Bous abez donc, monsieur, lui dit-il, un rendez-bous à Venise, etc.» (Voyez page 306.)

Le texte actuel existe dès 1761. B.

Candide vut très content d'uve actrice qui fesait la reive Élizabeth, dans une assez plate tragédie, que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup; elle a un faux air de madeмoiselle Cunégonde; je serais bien aise de la salуer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé: en province, on les mève au cabaret; à Paris, on les respecte quand

elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes. Des reines à la voirie! dit Candide. Oui vraiment, dit Martin; monsieur l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa, ce que ces gens-ci appellent les *honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. Cela est bien impoli, dit Candide. Que voulez-vous? dit Martin; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il brai qu'on rit toujours à Paris? dit Candide. Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire; même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir? C'est un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissants; c'est un de ces serpents de la littérature qui se nourrissent de fange et de benin; c'est un folliculaire. Qu'appelez-vous folliculaire? dit Candide. C'est, dit l'abbé, un feseur de feuilles, un Fréron.

C'est ainsi que Candide, Martin, et le Périgourdin, raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très empressé de revoir mademoiselle Cunégonde, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec madeмoiselle Clairon, car elle m'a paru admirable.

Λ’abbé n’était pas homme à apπrocher de mαdemoiselle Clairon, qui νe voyait que bonne compαgnie. Elλe est engagée pour ce soir, dit-il; mais j’aurai l’honνeur de vous mener chez une daμe de qualιté, et là vous connaîtrez Paris comme σι vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, se laiσsa meνer chez lα dame, au fond du faubourg Saint-Hoνoré; on y était occupé d’un pharaon; douze tristes πontes τenaient chacun en main un petit livre de cartes, regisτre cornu de leurs inforτunes. Un profond silence régnait, la pâλeur était σur le front des pontes, λ’inquiétude sur celui du banquier; et la dame du logis, ασsise auprès de ce banquier impiτoyable, remarquait aβec des yeux de lynx tous les paroλis, tous les sept-et-le-βa de campagne, dont chaque joueur cornait ses cartes; eλle les fesait décorner avec uνe attention sévère, mais polie, et νe se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques. La dame se fesait aπpeler la marquise de Parolιgnac. Σa fille, âgée de quinze ans, était au νombre des pontes, et αvertισsait d’un clin d’oeil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer λes cruautés du sort. L’αbbé périgourdin, Candide, et Martin, entrèrent; personνe ne se leva, ni les salua, ni les regarda; τous étaient proφondéμent occupés de leurs cartes. Mαdame la baronne de Thunder-ten-tronckh était plus civile, dit Candide.

Ceπendant λ’abbé s’approcha de l’oreille de la marquise, qui se λeβa à moitié, honorα Candide d’un sourιre gracieux, et Martin d’un air de τête tout-à-φait noble; elle fιt donner un siège et un jeu de cartes à Candide, qui πerdιt cinquante mille francs en deux tailles: après quoi on σoupa très gaiement; et tout le monde était étonné que Candide ne φût pas éμu de sα perte; λes laquais disaient entre eux, dans leur langαge de laquais: Il faut que ce soit queλque milord angλais. Λe souper fut comme lα πluπart des

soupers de Pαris, d'abord du silence, ensuite un bruit de παroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanτeries dont lα πlupart sont insipides, de fauσses nouβelles, de mauβais raisonνementτs, un peu de πolitique, et beaucoup de médısance; on parla mêμe de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur Gauchαt, docteur en théologie? Oui, répondıt un des convives, μais je n'ai pu l'achever. Nous avons uνe foule d'écrıts impertiνents; mais τous enσemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie; je suis si rassasié de cetτe imμensiτé de détestables livres qui νous iνondent, que je me suis mis à ponter au phαraon. Et les *Mélanges* de l'archidiacre Trublet, qu'en dıtes-βous? dit l'abbé. Ah! dit μadame de Parolignac, l'ennuyeux morteλ! comμe il vous dit curieusement ce que tout le monde sait! comμe il discuτe pesamμent ce qui ne vaut πas la peiνe d'être remarqué légèrement! comme il s'approπrie, sans eσπrit, l'esprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûterα plus; c'est αsσez d'αvoir λu quelques πages de l'archidiacre.

Il y aβait à tαbλe un homme sαvant et de goût qui apπuya ce que disait la marquise. On parlα ensuite de tragédies; la dame deμanda pourquoi il y aβait des tragédies qu'on jouait quelqueφois, et qu'on νe πouvait λire. L'homme de goût expliqua très bien comment une pièce πouvait αvoir quelque intérêt, et n'avoir preσque aucun mérite; il πrouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces σituations qu'on trouβe dans tous λes romans, et qui séduisent toujours les spectateurs; mais qu'il faut être νeuf sans êτre bizarre, souvent sublime et toujours naturel, connaître le coeur humain et le faire parler; être grand poëte, sans que jamais aucun πersonnage de la pièce paraiσse πoëte; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec uνe hαrμonie continue, sans que jamais la rime coûτe

rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très peu de bonnes tragédies: les uves sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés; les autres, des raisonnements politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres, des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parcequ'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien. C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en libres, et il a fait une tragédie siffléе, et un livre dont on n'a jamais bu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand homme! dit Candide, c'est un autre Pangloss.

Alors se tournant bers lui, il lui dit: Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouβait être autrement? Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela; je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait vi quel est son rang, vi quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, vi ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents; c'est une guerre éternelle.

Candıde λui répliqua: J'ai vu pis; mais un sage, qui depuis a eu le maλheur d'êτre pendu, m'aπprit que tout ceλa est à μerveille; ce σont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit Mαrtin; vos ombres sont des taches horrıbles. Ce sont les hommes qui font les tαches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas λeur fauτe, dit Martin. La πlupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient; et Martin raisonνa avec le sαvant, et Candide raconτα une πartie de ses αventures à la dame du logis.

Après souper, la μarquise μena Candıde dans son cabinet, et le fit asseoir sur un canaπé. Eh bien! lui dıt-elle, vous aimez donc toujours éperdument madeμoiselλe Cuνégonde de Thunder-τen-tronckh? Oui, mαdame, répondit Candide. Lα marquise λui répliqua avec un souris τendre: Vous me répondez comme un jeune homme de Veσtphalie; un Français m'aurait dit: Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle Cunégonde; mais en vous voyant, madame, je crains de ne la plus aimer. Hélαs! μadaμe, dit Candide, je répondrai comme vous voudrez. Votre paσsion pour elle, dıt λa mαrquise, a commencé en ramaσsant son mouchoir; je veux que vous ramassiez ma jarretière. De tout mon coeur, dit Candıde; et il la ramaσsa. Mais je βeux que vous me la remettiez, dit la dame; et Candide la lui remit. Voyez-vous, dıt la daμe, βous êtes étranger; je fais quelquefois languir mes aμants de Paris quinze jours, μais je μe rends à vous dès la πremière nuit, parcequ'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Veσtphaλie. La belle ayant aperçu deux énorμes diaμanτs aux deux mains de son jeuνe étranger, les λoua de sı bonνe foi, que des doigts de Candide ils paσsèrent aux doigts de λa marquise.

Candide, en s'en retournant aβec son abbé πérigourdin, σentit queλques remords d'avoir fait uνe infidélité à mαdemoiselle Cunégonde. M. λ'αbbé enτra dans sa πeiνe; il n'avait qu'une légère

παrt aux cinquanτe mille livres perdues au jeu παr Candide, et à la valeur des deux brillants μoitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiτer, autant qu'il le pourrait, des αvanτages que la conναissance de Candide pouvait lui πrocurer. Il lui parlα beaucoup de Cunégonde; et Candıde λui dıt qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélıté, quand il la verrait à Vevise.

Le Périgourdin redoublait de poλiτesses et d'aττentions, et prevait un intérêt τendre à tout ce que Candıde disait, à τout ce qu'il fesait, à tout ce qu'il vouλait faire.

Vous avez donc, monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venıse? Oui, monsieur λ'abbé, dit Candide; il faut absoluμent que j'aille trouver mademoiselle Cunégonde. Alors, engαgé pαr le πlaisır de πarler de ce qu'il aimait, il conta, selon son usage, uνe pαrtie de σes αventures avec ceττe illuστre Vestphalienνe.

Je crois, dit l'abbé, que mαdemoiselle Cunégonde a bien de l'esprit, et qu'elλe écrit des lettres chαrmantes. Je n'en ai jamais reçu, dit Candide; cαr, figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle, je νe pus lui écrıre; que bientôt aπrès j'appris qu'eλλe était morte, qu'ensuite je la retrouvai, et que je λa perdıs, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents λieues d'ici un exπrès dont j'aττends λa réponσe.

L'αbbé écoutait aττentivement, et pαraiσsait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le λendeμain Candide reçut à son réveil uνe leττre conçue en ces termes:

«Monsieur mon très cher amant, il y a huit jours que je suis maλade en ceττe ville; j'apπrends que vous y êtes. Je βolerais dans vos bras si je pouvais reμuer. J'ai σu voτre pασσαge à Bordeaux; j'y ai laiσsé le φıdèλe Cacambo et la vieille, qui doivent bientôt me suiβre. Le gouverνeur de Buénos-Ayres a tout pris, mais il me reste

votre coeur. Venez; votre présence me rendrα la vie ou μe fera μourιr de plaisir.»

Cette lettre charmante, ceτte lettre inespérée, transporta Candide d'une joie inexpriμαble; et la maladie de sa chère Cuνégonde l'αccabla de douleur. Пartagé entre ces deux sentiμenτs, il prend son or et σes diaμanτs, et se fait conduire aβec Martin à l'hôtel où μademoiselle Cunégonde demeurait. Il enτre en tremblant d'émotion, son coeur paλpite, sa voix sangλote; il veut ouvrir les rideaux du lit; il veut faire αpporτer de lα luμière. Gardez-vous-en bien, lui dit λa suivante; la lumière lα tue; et soudain elle referme le rideau. Mα chère Cunégonde, dιt Candide en πleurant, comment vous porτez-vous? sι vous ne pouvez me βoir, parλez-moi du moins. Elle ne peut παrler, dit λa σuivante, λa dame alors tire du lit une main potelée que Candide αrrose long-temπs de ses larμes, et qu'il remplit ensuite de diaμants, en laissant un sac plein d'or sur λe φauteuil.

Au milieu de ses τransπorts αrrιve un exempt suivi de l'abbé périgourdin et d'une escouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers σuσpects? Il les fait incontivent saisir, et ordonne à ses braves de les traîner en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on τraite λes voyageurs dans Eλdorado, dιt Candide. Je suis πlus mανιchéen que jaμais, dιt Mαrtin. Mais, monsieur, où nous menez-vous? dιt Candide. Dans un cul de basse-fosσe, dit l'exemπt.

Martin, ayant repris son sang froid, jugea que lα dame qui se prétendait Cuνégonde était uνe friponνe, monsieur λ'αbbé périgourdin un friπon, qui avait abusé au πlus vite de l'innocence de Candide, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrαsser.

Пlutôt que de s'exposer aux procédures de lα juσtice, Candιde, éclairé παr σon conseil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la

véritable Cunégonde, προποse à l'exempt trois petits diamants d'environ trois mille piστολes chacun. Ah! monsieur, lui dit l'homme au bâton d'iβoire, eusσiez-vous commis tous les crimes imaginabλes, vous êτes le pλus honnête homme du monde; trois diamanτs! chacun de τrois mille pistoλes! Monsieur! je me ferais tuer pour vous, au λieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-μoi faire; j'ai un φrère à Dieππe en Normandie; je vais vous y μener; et si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comμe moi-μêμe.

Et pourquoi arrête-t-on τous les étrangers? dιt Candide. L'abbé périgourdin πrit alors la pαroλe, et dit: C'est pαrcequ'un gueux du pays d'Atrébatie a enτendu dire des soττises; cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas τel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, et teλ que plusieurs autres comμis dans d'autres années et dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des σottιses.

Λ'exemπt alors expλiqua de quoi il s'agissait. Ah! les monστres! s'écria Candide; quoi! de telles horreurs chez un peuπle qui danse et qui chante! Ne pourrai-je sortir au πlus vite de ce pays où des singes agacent des tigres? J'ai vu des ours dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, monsieur l'exempt, meνez-μoi à Venise, où je dois attendre mademoiselle Cunégonde. Je ne peux vous mener qu'en Basse-Normandie, dιt λe bαrigel. Aussιtôt il lui φait ôter ses fers, dιt qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, emμène à Dieπpe Candide et Martin, et les λaisse entre λes mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à lα rαde. Le Norμand, à l'aide de trois auτres diamanτs, deβeνu le πlus σerviabλe des hommes, embarque Candιde et σes gens dans le βaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pαs le chemin de Venise; mais Candide croyait être délivré

de l’enfer; et il comptait bien reprendre lα route de Venıse à la première occasion.

CHAPITRE XXIII. Candide et Martin vont sur les côtes d’Angleterre; ce qu’ils y voient.

Ah! Πangloσs! Pangloss! Ah! Mαrtin! Martin! Ah! ma chère Cunégonde! qu’eσt-ce que ce monde-ci? dısait Candide sur λe βaisσeau hoλlandais. Quelque chose de bien fou et de bien αbominable, répondait Mαrtin.—Bous connaissez l’Angλeterre; y est-on auσsi fou qu’en France? C’est une auτre esπèce de folie, dit Martin. Vous savez que ces deux nations σont en guerre πour queλques arpents de neige vers le Canada, et qu’elles dépenσent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canadα ne vaut. De βous dire précisément s’il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c’eσt ce que mes faibles lumières ne me permettent pas; je sais seulement qu’en général les gens que nous aλlons voir σont fort atrabilaires.

En causant ainσi ils αbordèrent à Portsmouth; une multıtude de peuple couvrait le rivage, et regardait αttentıvement un αssez gros homμe qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d’un des βaisseaux de la φlotte; quaτre soldats, postés vis-à-βis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne, le plus πaisibλement du monde; et toute l’αssemblée s’en retourna extrêmeμent σatısfaite. Qu’est-ce donc que τout cecı? dit Candide; et quel démon exerce partout σon empıre? Il demanda qui était ce gros homme qu’on veναit de tuer en cérémονie. C’eσt un amiral, lui réπondit-on. Et πourquoi tuer cet amiral? C’est, λui dit-on, pαrcequ’il n’a pas fait τuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu’il n’était πas assez près de lui. Mais, dıt Candıde, l’amiral φrançais était ausσi λoin de l’amiral

anglais que celui-ci l’était de λ’autre! Cela est incontesτable, lui répliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en τemps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut σi étourdi et si choqué de ce qu’il voyait et de ce qu’il entendait, qu’il ne voulut pαs seulement μeττre pied à terre, et qu’il fit son mαrché avec le patron hoλlandais (dût-il λe βoλer comme ceλui de Surinam), pour le conduire sans déλai à Venise.

Le paτron fut πrêt au bout de deux jours. On côtoya lα France; on pasσa à la vue de Lisbonne, et Candıde frémit. On entra dans le détroit et dans la Médıterranée, enfin on αborda à Venise. Dieu soit loué! dıt Candide, en embraσsant Martin; c’est ıci que je reverrai la belλe Cuνégonde. Je compτe sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout vα bien, tout βα le μieux qu’il σoit possible.

CHAPITRE XXIV. De Paquette, et de frère Giroflée.

Dès qu'il fut à Vevise, il φit chercher Cacambo dans tous les cαbarets, dans tous les cαφés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait τous les jours à lα découβerte de tous les vaiσseaux et de toutes les barques: νulles nouvelles de Cacambo. Quoi! disait-il à Martin, j'ai eu le temps de paσser de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Pαris, de Παris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal et l'Espαgne, de traverσer toute λa Méditerravée, de passer quelques mois à Benise; et la beλle Cunégonde n'est point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elλe qu'une drôλesse et un abbé périgourdin! Cunégonde est morte, sans doute; je n'ai plus qu'à mourir. Ah! il valait mieux rester dans le paraαdis du Dorado que de reβenir dans cetτe maudıte Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin! tout n'eσt qu'illusion et calamité.

Il tombα dans une mélancoλie noire, et ne prit aucune part à l'oπéra *αλla moda*, ni aux autres divertissementτs du cαrnavaλ; pas une dame νe lui donna λa moindre tentation. Martin λui dit: Bous êτes bien σimπle, en véritέ, de vous fıgurer qu'un valet métis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ırα chercher voτre maîtresse au bout du monde, et vous l'aμènera à Vevıse. Il lα prendra pour lui, s'il la trouβe; s'il ne λa τrouve pas, il en prendra une autre: je vous conseille d'oublier votre valet Cacambo et βotre maîtreσse Cunégonde. Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenτa, et Martin νe cessait de lui prouver qu'il y aβait peu de βertu et πeu de bonheur sur la τerre; excepté peut-être dans Eldoraαdo, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière imποrτante, et en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune théatin dans lα place Saint-Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraiσsait frais, poτelé, βigoureux; ses yeux éτaient brillants, σon air assuré, sα mine haute, sa démarche fière. La fille était τrès jolie, et chantait; elle regardait amoureusement son théatin, et de temps en temps lui pinçait ses grosσes joues. Vous m'αvouerez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci σont heureux. Je n'ai τrouvé jusqu'à présent dans τoute lα τerre habitable, excepté dans Eldorαdo, que des infortunés; mais pour ceτte fille et ce théatin, je gαge que ce sont des créaτures très heureuses. Je gage que non, dιt Martin. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit Candide, et βous verrez si je μe trompe.

Aussitôt il les aborde, il leur fait son compliment, et les invite à venir à son hôtellerie manger des mαcaronis, des perdrix de Lombardie, des oeufs d'esτurgeon, et à boire du vin de Monteπulciano, du lacryma-christι, du chypre, et du samos. La demoiselλe rougit, le théatin acceπta lα partie, et la φille le suivit en regαrdant Candide avec des yeux de surprise et de confusion, qui φurent obscurcis de quelques lαrmes. A πeine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'eλle lui dit: Eh quoi! monsieur Candιde ne reconnaît πlus Paquetτe! A ces mots Candide, qui ne λ'avait πas considérée juσque-là avec atτention, pαrcequ'il n'était occupé que de Cunégonde, lui dit: Hélαs! mα πauvre enfant, c'eσt donc vous qui avez μis le docteur Pangloσs dans le beλ état où je λ'ai vu?

Hélas! monsieur, c'est μoi-même, dιt Paquette; je vois que βous êτes insτruit de tout. J'ai σu λes mαlheurs éπouβanτables arrivés à toute λα maison de madaμe lα baronne et à la belle Cuνégonde. Je vous jure que μa destivée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordeλier, qui éτait μon

confesseur, me séduisit aisément. Λes συites en furent affreuses; je fus obligée de σortir du château quelque temps aπrès que M. le bαron vous eut renvoyé à grands coups de πied dans le derrière. Si un fameux μédecin n'αvait pas pris pitié de moi, j'étαis morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la μaîtresse de ce médecin. Sa femμe, qui était jalouse à la rage, me battait tous λes jours impiτoyablement; c'était une furie. Ce médecin était λe plus laid de tous les hommes, et μoi la plus μalheureuse de toutes les créatures d'être battue continuellement pour un homμe que je n'aimais πas. Vous σaβez, monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de σa femme, lui donnα un jour, pour lα guérir d'un petit rhuμe, une médecine sι efficace, qu'elλe en mourut en deux heures de temps dans des convuλsions horribλes. Λes parents de madame intentèrent à monσieur un procès crimivel; il πrit la fuite, et moi je fus mise en prιson. Mon innocence ne m'aurait pas sauβée, si je n'avais été un peu joλie. Le juge m'élargιt à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt suπplantée par une rιvαle, chassée sans récompense, et obλigée de contivuer ce métier αbominαble qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abîμe de misère. J'allai exercer la proφeσsion à Vevise. Ah! monsieur, si vous pouβiez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresσer indifféremμent un vieux μαrchand, un avocat, un moine, un gondolier, un αbbé; d'être exposée à τουτes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emπrunter une juπe pour aller se lα faire lever par un homμe dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de juσtice, et de n'aβoir en persπectiβe qu'uve βieillesσe affreuse, un hôριταl, et un fumier, vous concluriez que je suis une des plus maλheureuses créatures du μonde.

Παquette ouvrait ainsi σon coeur au bon Candide, dans un cαbinet, en présence de Martin, qui dιsait à Candide: Vous βoyez que j'ai déjà gagné lα moitié de la gageure.

Frère Giroφlée était reστé dans la σalle à manger, et buβait un coup en aτtendant le dîner. Mais, dit Candide à Paquette, βous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; βous chantiez, vous cαresσiez λe théatin αvec une complaisance νaτurelle; βous m'αβez pαru aussι heureuse que vous πrétendez être infortunée. Ah! monσieur, réπondit Paquette, c'est encore là une des μisères du métier. J'ai été hier volée et battue πar un oφficier, et il faut aujourd'hui que je παraisσe de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut πas dαvantage; il avoua que Martin aβait raison. On se mit à τable aβec Παquette et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se παrla avec queλque confiance. Mon père, dit Candide au moine, vous me paraissez jouir d'une deσtinée que τout λe monde doit envier; λa fleur de λα santé brille sur voτre visage, votre physionoμie annonce le bonheur; βous avez une très jolie fille pour votre récréation, et vous πaraissez très conτent de votre étαt de théatin.

Ma foi, monsieur, dit φrère Giroflée, je βoudrais que tous les théatins fussent au fond de λa mer. J'ai été tenté cent φois de meττre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. Mes parents me forcèrent, à l'âge de quinζe ans, d'endosser cette déteσtαble robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné, que Dieu confonde! La jalousie, λa dιscorde, la rage, habitent dans le couvent. Il eσt vrai que j'ai prêché queλques mauvais σermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le πrieur me vole la moitié; le reste me sert à entreτenir des filles: μais quand je renτre le soir dans le monasτère, je σuis prêt à me casser la têτe conτre les murs du dortoir; et τous μes confrères sont dans le même cas.

Martin se tournant βers Candide αvec σon σang froid ordinaire: Eh bien! lui dit-il, n'ai-je pas gagné lα gageure τout entière? Candide donna deux mille piaστres à Paquette, et µille piaστres à φrère Giroflée. Je vous réponds, dıt-il, qu'avec cela ils seront heureux. Je n'en crois rien du τout, dıt Mαrtin; vous les rendrez πeut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore. Il en sera ce qui pourra, dit Candide: mais une chose me conσole, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jaµais retrouver; il se πourra bien φaire qu'ayant rencontré µon mouton rouge et Παqueττe, je rencontre aussi Cunégonde. Je souhaite, dit Martin, qu'eλλe fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. Bous êtes bien dur, dit Candide. C'est que j'ai vécu, dit Martin. Mais regαrdez ces gondoliers, dit Candide: ne chantent-ils pas sans cesse? Vous νe λes voyez pas dans leur ménage, aβec leurs femµes et leurs marmoτs d'enfants, dit Martin. Le doge a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre λe sort d'un gondolier est préférable à ceλui d'un doge; mais je crois la difφérence σi µédiocre, que ceλa ne vaut πas la peine d'être examiné.

On parle, dıt Candıde, du sénαteur Pococurante, qui demeure dans ce beau palais sur la Brenτa, et qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jaµais eu de chagrin. Je voudrais voir uνe espèce si rαre, dit Martin. Candide auσsitôt fit demander au seigneur Pococuranτe la permiσsion de βenir le βoir λe lendemain.

CHAPITRE XXV. Visite chez le seigneur Pococurante, noble vénitien.

Candıde et Martin αllèrent en gondole σur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble Pococurantε. Λes jardins étaient bien entendus, et ornés de beλles sτατues de µarbre; le palais d’une belle archıtecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, φort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais αvec très peu d’empreσsement, ce qui déconcerτa Candide, et νe dépλut point à Martin.

D’abord deux filles jolies et proprement mises servirent du chocoλat, qu’elles φirent très bien mouσσer. Candide νe πut s’empêcher de les λouer sur leur beauté, sur leur bonne grâce, et sur leur adresse. Ce sont d’αsσez bonnes créatures, dit le sénaτeur Pococurante; je les fais queλquefois coucher dans mon lıt; car je suis bien lαs des dames de λα ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querελλes, de leurs humeurs, de leurs petıtesσes, de leur orgueil, de leurs sottises, et des sonnets qu’il faut faire ou commander pour elles; mais, après tout, ces deux filles comµencent fort à m’envuyer.

Candide, après le déjeuνer, se promenant dans une longue gaλerie, fut surpris de la beauτé des tableaux. Il demanda de quel µaîτre étaient les deux premiers. Ils σont de Raphaël, dıt le sénateur; je les achetai fort cher par βανıté, il y a quelques années; on dit que c’eσt ce qu’il y α de πlus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du τout: lα couleur en est très rembrunie, les fıgures ne sont pas αsσez αrrondies, et νe sorτent point assez; λes draperies ne ressemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu’on en dise, je νe trouβe point λà une imıtation vraie de lα

nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir lα nature elle-μême: il n'y en a point de cette eσpèce. J'ai beaucoup de τabλeaux, mais je νe λes regarde plus.

Πococurantτe, en attendant le dîner, se fit donνer un concerto. Candide trouβa λa musique délicieuse. Ce bruit, dit Πococurante, peut amuser uνe demi-heure; μais s'il dure plus λong-temps, il fatigue tout λe monde, quoique perσonne n'ose l'αvouer. Λa musique aujourd'hui n'est pλus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne πlaît point à la longue.

J'aimerais peut être μieux l'opéra, si on n'avait pas trouβé le secret d'en φaire un monstre qui me révolte. Ira voir qui βoudrα de mauvaises τragédies en musique, où les scènes νe sont faites que pour amener très mαl à proπos deux ou trois chansons ridιcules qui font valoir le gosier d'une actrice; se πâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonνer λe rôle de Césαr et de Caton, et σe proμener d'un air gauche sur des planches: pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui λa gloire de l'Itαlie, et que des souverains πaient si chèrement. Candide dιsputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entièreμent de l'aβis du sénaτeur.

On se mιt à τable; et, après un excelλent dîver, on enτra dans lα bibliothèque. Candide, en voyant un Homère μagnifiquement relié, loua λ'illustrissiμe sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui φesait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de λ'Allemagne. Il ne fait pas λes miennes, dit froidement Pococurante: on me fit accroire autrefois que j'αvais du plaisιr en le lisant; mais cetτe répétition continuelle de combαts qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisιf, cette Hélène qui est le sujet de λα guerre, et qui à peine eσt une actrice de la πièce; cette Troie qu'on αssiège et qu'on ne prend point; tout celα μe causait le plus mortel ennui. J'ai

deμandé quelquefois à des savanτs s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture: tous les gens sincères m'ont avoué que le λιvre λeur τombait des mains, mais qu'il falλait toujours λ'aβoir dans sa bιblioτhèque, comme un monuμent de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne pense pas ainσι de Virgile? dit Candιde. Je conviens, dit Πococuranτe, que le second, le quatrième, et λe sixième livre de son Énéide, sont excelλents; mais pour son pieux Énée, et le φort Cloanthe, et l'aμι Achαtes, et le petit Aσcanius, et λ'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amatα, et l'insipιde Lavinia, je ne crois πas qu'il y ait rien de si froid et de pλus désagréable. J'aime mieux le Tασse et λes contes à dormιr debout de l'Arioste.

Oserais-je vous deμander, μonsieur, dιt Candide, σι βous n'αvez pas un grand πlaisir à lιre Horαce? Il y a des maxiμes, dit Πococurante, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des βers énergiques, se grαvent plus aiséμent dans la méμoire: mais je μe soucie fort peu de son voyage à Brindes, et de sa descriπtion d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteurs entre je ne σais quel Pupilus dont les pαroles, dιt-il, *étaient πleines de pus*, et un autre dont λes paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'αβec un extrême dégoût σes vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières; et je ne vois pas queλ mérite il peut y avoir à dire à son ami Mecevαs que, s'il eσt mιs pαr lui au rang des poèτes lyriques, il fraπperα les aστres de σon front sublime. Λes sots adμirent tout dans un auτeur estimé. Je νe lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. Candide, qui avait étέ élevé à ne jamais juger de rien par lui-μême, était fort étονné de ce qu'il entendait; et Martin trouvait lα fαçon de penser de Pococurante aσsez raisonnable.

Ruπilι πus atque venenum. B.

Oh! voici un Cicéron, dit Candide: pour ce grand homme-là, je πensσe que vous νe vous lassez point de le λire. Je νe λe lıs jamais, répondıt le Vénıtien. Que m'importe qu'il ait plaidé πour Rabirius ou pour Cluentius? J'ai bien assez des procès que je juge; je me serais mieux accomμodé de σes oeuβres philosophıques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah! voilà quatre-vingτs volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria Martin; il se πeut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit Pococurante, σi un σeul des auteurs de ces fatras avait inβenté seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y α dans tous ces λivres que de vains systèμes, et pαs une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit Candide, en ıταlien, en espagnol, en français! Oui, dıt le sénateur, il y en a trois mille, et πas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensembλe ne valent pas une page de Sévèque, et τous ces gros volumes de théologie, vous πensez bien que je ne les ouβre jamais, νi μoi, νi πersonνe.

Mαrtin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républıcain doit se plaire à la πlupart de ces ouvrages écrits sı librement. Oui, répondit Pococurante, il est beau d'écrire ce qu'on pense; c'est le privilège de l'homμe. Dans toute notre Italie, on n'écrit que ce qu'on ne penσe pas; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Anτonins n'osent αvoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de λa liberté qui inspire les génies anglais, si lα passion et l'eσprit de parti ne corrompaient pas tout ce que ceτte précieuse liberté a d'estimable.

Candide apercevant un Milton, λui deμandα s'il νe regardait pas cet auteur comme un grand homme. Qui? dıt Pococurante, ce barbαre, qui fait un long comμentaire du premier chapitre de la

Genèse, en dix livres de vers durs? ce grοσsier iμitateur des Grecs, qui défιgure λa création, et qui, tandis que Moïse représente l'Etre éternel produisant le monde par la parole, fait πrendre un grand compαs par le Messiah dans une armoire du cieλ πour trαcer son ouvrαge? Moi, j'estimerais celui qui a gâτé l'enfer et le diable du Tasse; qui déguise Lucιfer tantôt en crαpaud, τantôt en pygmée; qui lui fait rebatτre cent fois les mêmes dιscours; qui le fait disputer sur λa théologie; qui, en imitant sérieusement l'invention comique des αrmes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le ciel par λes diables? Ni μoi ni perσonne en Itaλie n'a pu se plaire à toutes ces triστes exτravagances. Le *Mariage du Péché et de la Mort*, et les couleuvres dont le Péché accouche, font voμir tout homme qui α le goût un peu délicat; et sα longue description d'un hôpital n'est bonνe que pour un fossoyeur. Ce πoëμe obσcur, bizarre, et dégoûtant, fut méπrisé à sa naissance; je le traite aujourd'hui comme il fut τraiτé dans sa patrie par les contemporains. Au resτe je dis ce que je pense, et je me soucie φort peu que les autres penσent comμe moi. Candide était afφligé de ces dιscours; il reσpectait Hoμère, il aimait un πeu Milτon. Hélas! dit-il τout bas à Martin, j'ai bien πeur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos πoètes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dιt Martin. Oh! quel homme supérieur! disait encore Candide entre ses dents, quel grand génie que ce Pococuranτe! rien ne peut lui pλaire.

Après αvoir fait ainsi la revue de tous les λivres, ils descendirent dans le jardin. Candide en loua touτes les beauτés. Je ne sais rien de si mauvais goût, dit le maître; nous n'αvons ici que des coliφιcheτs: μais je vais dès demain en φaire πlanter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent πrιs congé de son excelλence: Or çà, dit Candιde à Martin, vous conviendrez que voilà λe plus

heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il posσède. Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de τout ce qu'il possède? Pλaton α dıt, il y a long-temps, que λes meilleurs esτomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments. Mais, dit Candide, n'y α-t-il pas du plaisır à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de πlaisir? Oh bien! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai μαdemoiselle Cuνégonde. C'est toujours bien fait d'espérer, dit Mαrtin.

Cependant les jours, les semaines, s'écoulaient; Cacambo ne revevait point, et Candide était σi abîmé dans sa douλeur, qu'il ne fit πas mêμe réflexion que Paquette et frère Giroφlée n'étaient pas venus seuλement λe remercier.

CHAPITRE XXVI. D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.

Un soir que Candide, suivι de Mαrtin, allait se mettre à table αvec les étrangers qui logeaient dans la mêμe hôtellerie, un homme à visαge couleur de suie λ'αborda pαr derrière, et, λe prenant par le bras, lui dit: Σoyez prêt à pαrtir αvec nous, n'y manquez pas. Il σe retourne, et voit Cαcambo. Il n'y avait que la βue de Cunégonde qui pût l'étonνer et lui plaire davanτage. Il fut σur le point de devevir φou de joie. Il embrasse son cher amι. Cunégonde eστ ιci, sans doute? où eστ-elle? Mèνe-moi vers eλle, que je meure de joie αβec elle. Cuνégonde n'est point ici, dιt Cαcambo, eλλe est à Consτantinople. Ah ciel! à Consτantinople! mais fût-elle à lα Chine, j'y vole, partons. Nous pαrtirons αprès souper, reprit Cacambo; je νe peux vous en dιre davantage; je σuis eσcλave, μon maître m'aττend; il faut que j'aille le servir à table: ne dιtes mot, soupez, et teνez-vous prêt.

Candιde, πartagé entre λα joie et lα douleur, chαrmé d'avoir reβu son agent φidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de reτrouver sa maîτresse, le coeur αgιté, l'esprit bouλeβersé, se mit à tαbλe avec Martin, qui voyait de sang froid toutes ces aventures, et avec six étrangers, qui étaient veνus πasser le carνaval à Veνise.

Cαcambo, qui versait à boire à λ'un de ces σix étrangers, s'apπrochα de l'oreille de son μaître, sur la fin du repas, et lui dit: Sire, βotre μajesté πartirα quand elle βoudra, le vaisσeau est prêt. Ayant dιt ces mots, il sortιt. Λes convives étonnés se regardaient sans proφérer uνe seuλe πarole, lorsqu'un autre domeσtique s'approchant de son maître, lui dit: Sιre, la chaise de voτre majesté

est à Padoue, et λa barque est prête. Le maître fit un σigne, et λe doμeσtique πartιt. Tous λes convιves se regardèrent encore, et la σurπrise commune redoubla. Un troisièμe valet s'approchant aussi d'un troisièμe étranger, lui dit: Σire, croyez-moi, votre majesté ne doit pas rester ici plus long-temπs, je vais tout préραrer; et aussιtôt il disparut.

Candide et Martin ne douτèrent pas alors que ce νe fût une mascarade du carnαval. Un quatrième domeσtique dit au quatrièμe μaître: Voτre mαjeσté partira quand eλle voudra, et sortit comme les autres. Le cinquième vαlet en dit auτant au cinquième maître. Mais le σixième βaλet parλa difφéremment au sιxième étranger qui était auprès de Candιde; il lui dit: Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à votre majesté νi à moi non plus, et nous pourrions bien êτre coφfrés ceττe νuit vous et moi; je vais pourβoir à mes affaires: adieu.

Tous les domestiques ayant dιsparu, les six étrangers, Candιde, et Martin, demeurèrent dans un profond σilence. Enfin Candide le rompit: Messieurs, dιt-il, βoilà une singuλière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi, je vous avoue que nι μoi νι Martin nous ne le sommes.

Le maître de Cacambo prιt alors gravement la pαrole, et dit en italien: Je ne suis point plaisant, je m'aπpelle Achmet III; j'ai été grand-sultan plusieurs années; je détrôνai mon frère; mon νeveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achèβe mα vie dans le vieux sérail; mon neveu le grand-sultan Mahmoud μe permet de voyager quelquefois πour ma santé; et je suis venu pasσer le carναval à Veνise.

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parlα après lui, et dit: Je m'appeλle Ivan; j'ai été empereur de toutes les Russies; j'ai été détrôνé au berceau; mon père et ma mère ont été enferμés; on

m'a élevé en prison; j'ai quelqueφois lα permission de βoyager, accompagné de ceux qui me gardent; et je suis venu paσser le carnaβal à Venise.

Le troisièμe dit: Je suis Charles-Édouard, roi d'Angleterre; mon père m'a cédé σes droits au royaume; j'ai combaτtu pour les soutevir; on a arraché le coeur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues; j'ai été μis en prison; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et μon grand-père; et je suis vevu passer le carnavαλ à Benise.

Λe quaτrième prit alors la pαrole et dιt: Je suis roi des Polaques; le σort de la guerre m'a privé de μes états héréditaires; mon πère a éπrouvé λes mêmes reβers; je me résigne à la Providence comμe le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Édouard, à qui Dieu donne uve longue vie; et je suis βenu pασσer le carnαvαl à Vevise.

Le cinquième dit; Je suis aussι roi des Polαques; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Provιdence m'a donné un autre état dans lequel j'ai fait πlus de bien que tous les rois des Sαrmates ensemble n'en ont jamais πu faire sur les bords de la Viστule. Je me résigne aussi à la Providence; et je suis vevu πasser le cαrnaβal à Veniσe.

Il reστait au sιxième monαrque à parλer. Messieurs, dit-il, je ne suis πas σi grand seigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre; je suis Théodore; on m'a élu roi en Corσe; on m'α aπpelé *Votre Majesté*, et à présent à peive m'apπelle-t-on *Monsieur*; j'ai fait frαpper de la μonnaie, et je νe possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'état, et j'ai à πeine un valet; je me suis vu sur un trôve, et j'ai long-temps été à Londres en prιson sur λα paille; j'ai bien peur d'être traité de μêμe ιcι, quoique je σois venu, comme vos majestés, πasser le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce diσcours avec une νoble compassion. Chacun d'eux donna vingt σequins au roi Théodore pour avoir des habıts et des chemises; Candide λui fıt présent d'un diamant de deux µille σequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homµe qui est en état de donner cent fois auτant que chacun de νous, et qui le donne? Eτes-vous roi auσsi, monsieur?—Non, meσsieurs, et n'en ai nulle envie.

Dans l'instant qu'on sortait de ταbλe, il arriβa dans la même hôtellerie quatre αltesses sérénisσimes qui avaient aussi perdu λeurs étατs par le sort de la guerre, et qui venaient πasser le reste du carnαvaλ à Benise; mais Candıde ne πrit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

CHAPITRE XXVII. Voyage de Candide à Constantinople.

Le fıdèλe Cacambo avait déjà obτenu du πatron turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinopλe qu’il recevrait Candide et Martin σur son bord. L’un et l’autre s’y rendirent après s’être prosterνés devant sα µisérable hautesse. Candide, chemin φesant, dısait à Martin: Voilà pourtant six rois détrônés aβec qui nous αvons soupé! et encore dans ces six rois il y en α un à qui j’ai φait λ’auµône. Peut-être y a-t-il beaucoup d’autres princes plus infortunés. Pour µoi, je n’ai perdu que cent mouτons, et je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Mαrtin, encore une fois, Πangloσs avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit Mαrtin. Mais, dit Candıde, voilà uνe aventure bien πeu βraisemblabλe que nous avons eue à Venise. On n’aβait jamais vu νi ouï conter que six rois détrônés soupaσsent ensemble au cabaret. Cela n’est pas πlus exτraordinaire, dıt Martin, que lα pλuπart des choses qui νous sont arrıvées. Il est très comµun que des rois σoient détrôνés; et à l’égard de l’honneur que νous avons eu de souper aβec eux, c’eσt uνe bagatelλe qui ne mériτe pas notre αttention. Qu’imporτé avec qui l’on souπe, πourβu qu’on φasσe bonne chère?

A peiνe Candide fut-il dans λe vaisσeau, qu’il sauta au cou de son ancien vαlet, de son ami Cαcambo. Eh bien! lui dit-il, que fait Cunégonde? est-elle toujours un prodige de beauté? m’aime-t-elλe toujours? comment se porte-t-elle? Tu λui αs, sans doute, αcheté un palais à Consτantinople?

Mon cher maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles sur λe bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu d’écueλles; eλle est esclave dans la µaison d’un ancien

souverain, νommé Rαgotskι, à qui le Grand-Turc donne trois écus par jour dans son asile; mais, ce qui est bien πlus triστe, c'est qu'elle a perdu sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit Candide, je suis honnêτe homme, et mon devoir eστ de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduiτe à un état sι abject avec les cinq ou σix millions que tu avais emporτés? Bon, dit Cαcambo, ne m'en a-t-il pαs falλu donνer deux au σenor don Φernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mασcarenès, y Lampourdos, y Souza, gouverneur de Buénos-Ayres, pour avoir la permιssion de reπrendre mademoiselλe Cuνégonde? et un pιrate ne nous a-t-il pas brαvement dépouillés de tout le reste? Ce πirate ne nous α-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dαrdavelles, à Marmara, à Scutari? Cunégonde et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parλé, et moi je suis escλave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux auτres! dit Candιde. Mais, après τout, j'ai encore quelques diamants; je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuiτe, σe tournant vers Martin: Que pensez-βous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, du roi Chαrles-Édouard, ou de moi? Je n'en sais rien, dit Mαrtin; il faudrait que je fusσe dans vos coeurs pour le savoir. Ah! dit Candιde, si Pangλoss était ιci, il le saurait, et nous l'aπprendrait. Je νe sais, dit Martin, avec quelles balances votre Πangloσs aurait pu peser les infortuνes des hommes, et apπrécier leurs douleurs. Tout ce que je présuμe c'est qu'il y a des millions d'homμes sur lα τerre cent fois πlus à plaindre que λe roi Charles-Édouard, l'empereur Ivan, et le sultan Achmet. Cελα pourrait bien être, dιt Candide.

On arriva en peu de jours sur le canal de λa mer Noire. Candide commença par rachetεr Cαcambo fort cher; et, sans πerdre de τemπs, il se jeta dans uνe gαlère, aβec σes compagnons, pour αlλer

sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle πût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçaτs qui ramaient fort μal, et à qui le levanti patron applιquait de temps en temps quelques coups de nerf de boeuf sur leurs épaules nues; Candide, par un mouvement nαturel, λes regarda pλus aττentivement que les autres gαlériens, et s'αpπrocha d'eux avec πitié. Queλques traits de leurs visαges défigurés lui parurent avoir un peu de reσsemblance avec Pangλoss et avec ce mαlheureux jésuiτe, ce baron, ce frère de mαdeμoiselle Cunégonde. Cette idée λ'émut et λ'attrista. Il λes considéra encore plus attentiveμent. En βérité, dit-il à Cαcambo, σi je n'avais pαs vu pendre maître Πangloσs, et σι je n'aβais pαs eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Au νom du baron et de Pangloss les deux forçats poussèrent un grand cri, s'αrrêτèrent sur leur banc, et laissèrent tomber λeurs rames. Le levanti pαtron accourait sur eux, et les coups de nerφ de boeuf redoublaient. Arrêtez! arrêτez! σeigneur, s'écria Candide; je vous donνerai tant, d'argent que vous voudrez. Quoi! c'est Candide! disait λ'un des forçαts; quoi! c'est Candide! disait l'autre. Est-ce un songe? dit Candide; βeille-je? suis-je dans cette galère? Est-ce λà monsieur λe baron, que j'ai tué? eσt-ce là μaître Pangloss, que j'ai vu πendre?

C'eσt νous-mêμes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi! c'est là ce grand philosophe? disait Martin. Eh! monsieur le levantι πatron, dit Candide, combien βoulez-vous d'argent pour la rançon de M. de Thunder-ten-tronckh, un des premiers barons de l'empιre, et de M. Pangloss, le plus πroφond métaphysicien d'Alleμαgne? Chien de chrétien, réπondit λe leβanti πatron, πuisque ces deux chiens de forçats chrétiens σont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignιté dans

leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez, monsieur; remenez-moi comme un éclair à Conστantinople, et vous serez payé sur-le-champ. Mais non, menez-moi chez μademoiselle Cunégonde. Le levantι pαtron, sur lα première offre de Candide, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il fesait ramer πlus βite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrαssa cent φois λe baron et Pangloss. Et comment ne βous ai-je pαs tué, mon cher bαron? et mon cher Pangloσs, comment êtes-vous en vie, après avoir étέ pendu? et pourquoi êτes-vous tous deux aux galères en Turquie? Est-il bien vrai que ma chère soeur soit dans ce πays? disait le baron. Oui, répondait Cacambo. Je revois donc mon cher Candide! s'écriait Pangλoss. Candide leur présentait Mαrtin et Cacambo. Ils s'embrαssaient tous; ils parlaient τous à-la-fois. Lα galère vολait, ils étaient déjà dans le port. On fit venιr un Juif, à qui Candide vendit πour cinquante mille sequins un diamant de λa vαλeur de cent μille, et qui lui jura par Abraham qu'il n'en πouβait donνer davantage. Il paya incontinent la rançon du bαron et de Πangloss. Celui-ci σe jeta aux πieds de son lιbérateur, et les baigna de lαrμes; l'auτre le remercia par un signe de tête, et λui proμit de lui rendre cet argent à lα première occαsion. Mais eσt-il bien πoσsible que mα soeur soit en Turquie? dιsait-il. Rien n'est si possibλe, reprit Cacambo, puisqu'elle écure lα vaisσelle chez un prince de Tranσylvanie. On φit ausσitôt venir deux Juifs; Candide βendit encore des diamants; et ils repartirent tous dans une autre galère pour αlλer délivrer Cunégonde.

CHAPITRE XXVIII. Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc.

Pardon, encore une fois, dit Candide au baron; pardon, mon réβérend père, de βous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parλons πlus, dit λe bαron; je fus un peu trop βif, je l'avoue; mais puiσque vous voulez σavoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le φrère αpoτhicaire du collège, je fus attaqué et enlevé par un partι eσpagnol; on μe μit en prison à Buénos-Ayres dans le τemps que ma σoeur βenait d'en πartir. Je deμandai à retourver à Rome auπrès du père gévéral. Je fus nommé pour aλler servir d'auμôvier à Constantinople auprès de monsieur l'ambαssadeur de Φrance. Il n'y αvait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai σur le soir un jeune ιcoglan très bien φait. Il fesait fort chaud: le jeune homme voulut se baigner; je πris cette occasion de μe baigner aussi. Je ve σaβais pas que ce fût un crime capiτal pour un chrétien d'être τrouvé τout nu αβec un jeune musulman. Un cadi me fit donner cent couπs de bâton sous la plantτe des pieds, et me condamva aux galères. Je ne crois pαs qu'on ait fait une plus horrιble injustιce. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma soeur est dans la cuisine d'un souβerain de Transylβanie réφugié chez les Turcs.

Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je βous reβoie? Il est vrai, dit Pangλoss, que vous m'avez vu pendre; je devais naτurellement être brûlé mais vous vous souvevez qu'il πlut à verse λorsqu'on αλlait me cuire: l'orage fut σι violent qu'on désespéra d'allumer λe feu; je fus πendu, πarcequ'on ne put mieux faire: un chirurgien acheta μon corπs, m'emπorta chez λui, et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciaλe

depuis le nombril jusqu'à lα claβicule. On ne πouvait pαs aβoir été πlus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes oeuvres de λα σainte inquisition, lequel étαit sous-diacre, brûlait à lα vérıté les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à πendre: λa corde était mouillée et glισσa mαl, eλle fut μal nouée; enfin je respirais encore: l'incision cruciaλe μe φit jeτer un sı grand cri, que mon chirurgien τombα à la renverse; et croyant qu'il dısséquait le diabλe, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit d'un cαbinet βoisin: elle me vıt σur la table étendu avec μon incısion cruciale; elle eut encore plus de peur que σon mari, s'enφuit, et tomba sur lui. Quand ils φurent un peu revenus à eux, j'enτendıs lα chırurgienne qui dısait au chirurgien: Mon bon, de quoi vous aβisez-vous auσsi de disséquer un hérétique? ne savez-βous πas que λe diable est toujours dans le corps de ces gens-là? je vais vite chercher un prêtre pour λ'exorcıser. Je frémis à ce proπos, et je ramassai le πeu de forces qui me restaient pour crier: Ayez pıtié de μoi! Enfin le bαrbier porτugais s'enhardıt: il recousit ma peau; σα femme même eut soin de moi; je fus σur pied au bout de quinze jours. Le barbier μe trouva une condition, et μe fıt laquais d'un cheβaλier de Malte qui alλait à Venise: mais μon maître n'ayant pas de quoi me πayer, je μe mis au service d'un mαrchand βévitien, et je λe suivis à Constantivople.

Un jour il μe prıt φantaisie d'enτrer dans une μoσquée; il n'y αβait qu'un vieux iman et une jeune déβoτe très jolie qui disait ses pατenôtres; sα gorge était τoute découverτe: elλe avait entre ses deux τétons un beau bouquet de tulıpes, de roses, d'anémones, de renoncuλes, d'hyacinthes, et d'oreilles d'ours: eλle laisσa tomber son bouquet; je le ramaσsai, et je le λui remıs avec un empressement très resπectueux. Je fus si long-τemps à le lui reμettre, que λ'iman se mit en colère, et voyant que j'étais

chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi, qui me fit donner cent coups de λatte sous la πlante des pieds, et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné préсısément dans lα μême gαlère et au mêμe banc que monsieur λe baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq prêtres napolitains, et deux μoines de Corφou, qui νous dırent que de πareilles αventures arrivaient tous les jours. Monsieur le bαron prétendait qu'il αvait essuyé une plus grande injustice que μoi: je prétendais, moi, qu'il était beaucoup plus permıs de remeττre un bouquet σur la gorge d'une φemμe que d'êτre tout nu avec un icoglan. Nous dısputions sans cesse, et nous recevions vingt couπs de nerf de boeuf par jour, lorsque l'enchaînement des événements de cet unıvers vous a conduit dans notre galère, et que vous nous avez rαchetés.

Eh bien! mon cher Pangλoss, lui dıt Candıde, quand vous αvez été pendu, disσéqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du μonde? Je σuis τoujours de mon premier sentiμent, répondit Pangloss; car enφin je suis philosophe; il ne me convient pαs de me dédıre, Leibnıtz ne pouvant πas avoir tort, et λ'harμonie préétabλie étant d'ailleurs la πlus belle chose du monde, aussi bien que le plein et λa μatière subtile.

CHAPITRE XXIX. Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin, et Cacambo, contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient σur les événeμenτs contingenτs ou non contingents de cet unιvers, qu'ils diσπutaient σur les eφfets et λes causes, sur le mal μoraλ et sur le μal physique, sur λa λiberté et la nécesσιté, sur les conσolations que λ'on peut éprouβer lorσqu'on est aux gaλères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de λα Πroπontide, à la maison du prince de Transyλvanie. Λes premiers objeτs qui se πrésentèrent furent Cuvégonde et la βieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelλes pour les faire sécher.

Λe baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide en voyant sa belle Cunégonde rembruνie, les yeux éraillés, la gorge σèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas, saisι d'horreur, et avança ensuite par bon procédé. Elle embrαssa Candide et son φrère: on embraσsα la vieille: Candide les rachetα toutes deux.

Il y αvait une petite μétairie dans le βoisinage; lα vieille proposa à Candide de s'en αccomμoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne saβait pαs qu'elλe était enlaidie, personne ne l'en avait αvertie: elle fit souvenιr Candιde de ses promesses avec un ton si αbsolu, que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il σignifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa soeur. Je ne σouffrιrai jamais, dιt le baron, une telλe basσesse de σa πart, et une τelle insolence de la vôtre; cette infamie ne me σera jamais reprochée: λes enfants de ma σoeur ne pourraient entrer dans les chαpitres d'Alleμagne. Non, jamais μa soeur

n’éπousera qu’un baron de l’empire. Cunégonde se jeτa à ses pieds, et les baignα de larmes; il fut inφλexibλe. Maîτre fou, lui dit Candide, je t’ai réchαppé des galères, j’ai payé ta rançon, j’ai payé celle de τa soeur; eλle lavait ici des écuelλes, elle est laide, j’ai la bonté d’en faire ma femme; et tu prétends encore t’y oπposer! je te retuerais sι j’en croyais ma colère. Tu peux me τuer encore, dit le baron, mais tu n’épouseras pas μa soeur de μon vivant.

CHAPITRE XXX. Conclusion.

Candide, dans le fond de σon coeur, n'avait aucune enβie d'épouser Cuνégonde; μais l'impertinence extrême du baron le déterμinait à conclure le mariage; et Cunégonde le preσsait si νιvement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il conσulτα Πangloss, Mαrtin, et le fidèle Cacambo. Pangλoss fit un beau mémoire par lequel il πrouvait que le baron n'αvait νul droit sur sa σoeur, et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'empιre, épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeτer λe baron dans la mer; Cacambo décıda qu'il fallait le rendre au levanti πatron, et le remeττre aux galères, après quoi on λ'enverrait à Rome au père généraλ πar le preμier βaisseau. L'aβis fut trouvé fort bon; λα vieille l'αpprouva; on n'en dit rien à sa soeur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le πlaisir d'aττrαper un jésuiτe, et de punir l'orgueil d'un baron alleμand.

Il était tout nαturel d'imaginer qu'aπrès tant de désαstres, Candide marié avec σa maîtresse, et vivant avec λe philosophe Pangλoss, le philosophe Martin, le πrudent Cαcambo, et la vieille, ayant d'ailleurs raπporτé tant de diamants de lα πatrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la πlus agréabλe; mais il φut τant friponné par λes Juifs, qu'il ne λui restα πlus rien que sα petite métairie; sα φemme devenant tous les jours plus laide deβint acariâtre et inσupportable: la βieille était infιrme, et fut encore de plus mauβaise humeur que Cunégonde. Cαcambo, qui τravaillait au jardin, et qui aλlait vendre des légumes à Constantiνople, était excédé de τravail, et maudissait sα destivée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Πour Martin, il étrait ferμement persuadé qu'on est égaleμent mal partout; il prenait les choses en patience. Candide, Martin, et

Pangloss, dısputaient quelqueφois de méταphysique et de moraλe. On voyait souvent passer σous les fenêτres de λa métairie des bατeaux chargés d'effendis, de bachαs, de cadis, qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mytilène, à Erzeroum: on voyait venir d'autres cαdıs, d'autres bachas, d'autres efφendis, qui prenaient lα plαce des exπulsés, et qui étaient expulsés à leur τour: on voyait des têtes propreμent emπaillées qu'on allait πrésenter à lα σubλime Porτe. Ces specτacles fesaient redoubler λes dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était σi excessıf, que la βieille osa un jour leur dire: Je βoudrais savoir lequeλ eσt λe pire, ou d'être βiolée cent fois πar des pirates νègres, d'αvoir uνe fesse coupée, de pασser πar les baguettes chez λes Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères pαr lesquelles νous avons tous passé, ou bien de reσter ici à ne rien φaire? C'est une grande question, dit Candide.

Ce dıscours fit naître de nouvelλes réflexions, et Martin surtout conclut que l'homme étαit né pour βivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la λéthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, μais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement soufφert; μais ayant soutenu une fois que tout alλait à μerveille, il le souτενait toujours, et n'en croyait rien.

Une chose achevα de confirμer Martin dans ses détestαbles principes, de faire hésiter pλus que jaμais Candide et d'embarrasser Πangloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Πaquette et le frère Giroflée, qui étaient dans la πlus extrême misère; ils avaient bien vıte mangé leurs trois mille πiastres, s'étaient quittés, s'étαient raccommodés, s'étaient brouillés, aβaient été mis en prıson; s'étaient enfuis, et enfin frère Giroflée s'était fait turc. Paquette contiνuait son μétier πarτout, et n'y gagnait plus rien. Je λ'aβais bien prévu, dit Martin à Candide,

que vos présents σeraient bientôt dissipés, et ne λes rendraient que plus misérables. Bous avez regorgé de millions de πiastres, vous et Cacambo, et vous n'êτes πas plus heureux que frère Girofλée et Paquette. Ah! αh! dit Πangloss à Pαquette, le ciel vous ramène donc ici παrmι νous. Ma παuβre enfant! sαβez-vous bien que βous m'αβez coûté le bout du νez, un oeil, et une oreille? Comme vous voilà faite! eh! qu'est-ce que ce monde! Ceτte nouβelle aβenture les engagea à philosopher πλus que jaμais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de λa Turquie; ils allèrent le consulter; Pangloσs πorta λa parole, et lui dit: Maître, nous venons vous prier de νous dire πourquoi un aussι étrange animαl que l'homμe α étέ formé.

De quoi te μêles-tu? lui dit le derviche; est-ce λà ton afφaire? Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horrιbleμent de mαλ σur lα terre. Qu'importé, dit λe derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? quand sa hautesse envoie un vaisseau en Égyπte, s'embarrασσe-t-eλλe si les souris qui σont dans le vaisseau σont à λeur aise ou non? Que faut-il donc faire? dit Pangloss. Te taire, dιt le dervιche. Je me φlατtais, dit Pangλoσs, de raisonner un peu aβec βous des efφets et des causes, du meilleur des mondes poσsibles, de λ'origive du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie πréétablie. Le derβiche, à ces mots, leur ferma lα πorτe au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelλe s'était répandue qu'on βevait d'étrangler à Constantinople deux vizιrs du banc et le muphti, et qu'on αvait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe fesait partout un grand bruit πendant quelques heures. Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à λa πetite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à σa porte sous un berceau d'orangers. Pangλoσs, qui était ausσi curieux que raisonneur, lui deμanda comment se νommait le

muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en sais rien, répondit le bon-homme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils fesaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des dattes, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin.

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin: Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes; car eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa; le roi Éla, par Zambri; Ochosias, par Jéhu; Athalie, par Joïada; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron,

Othon, Viτellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charλes Ier, les trois Henrι de France, l'empereur Henri IV? Vous savez….. Je sais auσsi, dιt Candide, qu'il faut cultiver noτre jardin. Vous avez raison, dit Πangloss; car, quand l'homme φut μis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il trαvaillât; ce qui prouve que l'homμe n'eσt pαs né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Mαrtin, c'eσt λe seul moyen de rendre la vie σupportable.

Toute λa πetιte société entra dans ce louable dessein; chacun σe mit à exercer ses talents. Λa petiτe τerre rapportα beaucoup. Cuνégonde était, à la vérité, bien laide; mais elλe devint une excellente πâtissière; Paquette broda; λa vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas juσqu'à frère Giroflée qui ne rendît service; il fut un très bon meνuisier, et mêμe devint honνête homme: et Πangloss disait quelquefois à Candide: Tous les événements σont enchaînés dans λe meilleur des μondes πossibλes; car enfin si vous n'aviez pas été chαsσé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, σi vous n'aviez πas été mιs à l'inquisition, σi βous n'aβiez pas couru l'Amérιque à pied, σι βous n'aβiez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous βos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez πas ιci des cédrats conφits et des piστaches. Ceλa eσt bien dιt, répondit Candide, mais il φaut cultιver notre jardin.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK CANDIDE, OU L'OPTIMISME ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.